ABBÉ GASTON COURTOIS

LE PÈRE JEAN-ÉMILE ANIZAN

FONDATEUR DES FILS DE LA CHARITÉ



AVANT-PROPOS

Il y a des hommes à qui nous devons beaucoup sans le savoir. Ce sont des hommes qui, par leurs prières, leurs souffrances, leurs travaux, ont continué l'œuvre du Sauveur Jésus.

Grâce à eux, d'autres hommes sont devenus meilleurs et plus heureux. Grâce aux œuvres qu'ils ont fondées ou aux livres qu'ils ont écrits, leur action bienfaisante se prolonge bien longtemps après leur mort.

C'est un de ces hommes dont tu vas lire ici la vie. Il s'appelle Jean-Émile Anizan, ou mieux le Père Anizan, fondateur des Fils de la Charité et des Religieuses Auxiliatrices de la Charité.

Comme saint Vincent de Paul, comme le Père Chevrier, comme saint Jean Bosco, il s'est "usé jusqu'à la corde", selon sa propre parole, pour le bien matériel et spirituel des enfants, des ouvriers, des pauvres et de tous ceux qui souffraient dans leur corps ou dans leur cœur.

C'est pour eux qu'il a voulu des paroisses vivantes et accueillantes. C'est pour eux qu'il a voulu, au service de ces paroisses, des hommes entièrement donnés à Dieu dans la vie religieuse tout en restant les prêtres les plus obéissants aux Évêques des diocèses où ils se dévoueraient.

Dieu seul sait tout ce que Lui-même a souffert. Mais c'est par la croix que le monde a été sauvé; c'est toujours par le sacrifice que l'on sauve les âmes.

En lisant ce livre, tu découvriras peu à peu le secret de cette belle vie : c'est un secret d'amour. Plus on aime Jésus, plus on aime tous ceux qu'Il aime, plus aussi l'on veut à tout prix qu'Il soit mieux connu et mieux aimé par tous.

Gaston COURTOIS
(Jacques Cœur)



1 Il était une fois, dans un gros bourg de Beauce, à quelques lieues d'Orléans, un petit garçon qui rêvait de devenir un jour missionnaire pour convertir les sauvages et mourir martyr.

Le gros bourg s'appelait Artenay ; le petit garçon Jean-Emile Anizan. Il était né en 1853, le jour de la fête des Rois, c'est-à-dire le 6 janvier. Cela se passait du temps de l'Empereur Napoléon III.



2 Son papa, originaire de Bagnères-de-Luchon dans les Pyrénées, était médecin. C'était un rude montagnard énergique et actif. Pour gagner sa vie, en faisant ses études, il n'avait pas hésité à travailler comme employé de la chocolaterie Menier.

Devenu médecin, il vint en 1843 à Artenay, où il conquit vite la confiance des malades par sa valeur et son dévouement.



3 De nuit comme de jour, il parcourait la région à cheval pour aller visiter les malades.

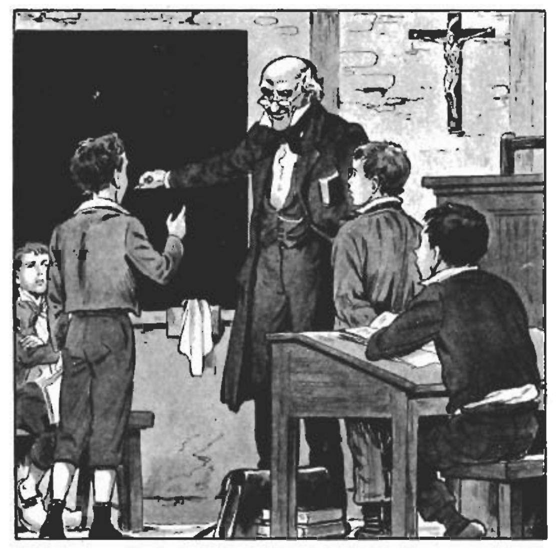
C'était un chrétien à la foi robuste et sans respect humain.

Il s'était marié, l'année même de son installation, avec une charmante et pieuse demoiselle d'Artenay, fille d'un magistrat et nièce d'un évêque. De ce mariage naquirent sept enfants. Jean-Emile est l'avant-dernier.



4 Jean-Emile, au milieu de ses frères et sœurs, a une enfance heureuse. Il aime jouer avec eux dans le jardin familial.

Sa maman, qui est un modèle de douceur, son papa, qui oublie volontairement de faire payer les malades pauvres, lui apprennent, par l'exemple autant que par la parole, qu'il n'y a rien de plus beau sur terre que de s'oublier pour les autres et de leur faire du bien.

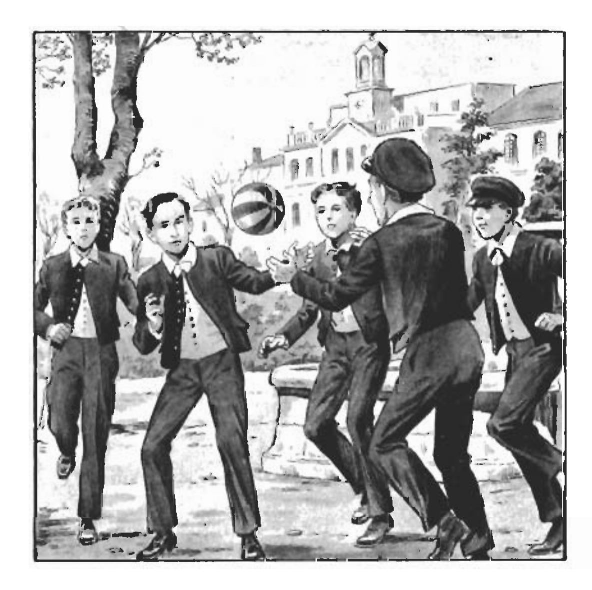


5 A sept ans, Jean-Emile va en classe, d'abord à l'école primaire du bourg (elles sont toutes chrétiennes en ce temps-là). Il y trouve un excellent camarade, plus âgé que lui, Charles Gibier, qui deviendra plus tard évêque de Versailles et qui toute sa vie demeurera son ami.

Après l'école primaire, c'est le petit séminaire de Sainte-Croix à Orléans, puis celui de La Chapelle-Saint-Mesmin qui servait en même temps de collège.



6 C'est à Sainte-Croix que, le 7 mai 1866, en la fête de l'Ascension, Jean-Emile fait sa première Communion. A cette époque-là, il fallait attendre d'avoir au moins treize ans pour recevoir Jésus. Mais cette première Communion fut très sérieusement préparée. Il en gardera toute sa vie un émouvant souvenir. Plus tard il dira : « Ce jour-là, j'ai choisi la croix pour drapeau... Le ciel, c'est une première Communion qui dure toujours... »



7 Jean-Emile est un bon élève, travaillant plus par devoir, pour faire plaisir à Dieu et à ses parents, que pour obtenir les premières places. Il ne cherche à se faire valoir d'aucune manière, mais, fidèle aux exemples reçus à la maison, il s'efforce d'être bon et bienveillant pour tous, ce qui ne l'empêche pas d'être un admirable boute-en-train dans les jeux. Bonne humeur et charité vont fort bien ensemble...



8 Il aime beaucoup la sainte Eglise ! A cette époque-là, le Souverain Pontife s'appelle Pie IX. C'est le grand Pape qui, en 1854, quelques mois après la naissance de Jean-Emile, a proclamé le dogme de l'Immaculée-Conception. C'est aussi le Pape qui est sans cesse menacé par les francs-maçons italiens d'être chassé de Rome. Nombreux sont les jeunes Français qui se sont engagés comme volontaires pour aller le défendre.



9 On les appelle les « zouaves pontificaux ». Commandés par Charette, ils ont combattu à Castelfidardo. Plusieurs ont déjà versé leur sang pour le Pape.

Jean-Emile rêve lui aussi de verser son sang pour l'Église. Et voilà pourquoi il décide qu'au lieu d'être missionnaire, il sera zouave pontifical. Dieu a sur lui d'autres plans, mais Il aime les caractères courageux qui s'engagent à fond et sont prêts à mourir pour une noble cause.



10 En 1870, au moment de la déclaration de guerre, Jean-Emile a dix-sept ans. Le désastre de Sedan ouvre la porte à l'invasion.

Il n'est pas question de rentrer au collège. Le père de Jean-Emile a organisé une ambulance dans la maison des Sœurs.

La bataille se rapproche. Les blessés commencent à affluer. Jean-Emile remplit les fonctions d'infirmier ou, accompagné de francs-tireurs, monte au clocher de l'église pour surveiller les mouvements de l'ennemi.



11 Les Allemands ont réussi à traverser Artenay et à prendre Orléans.

Mais les zouaves pontificaux, ceux-là mêmes dont rêvait Jean-Emile, sont revenus de Rome pour défendre leur patrie. Sous le commandement de Charette, aidés par les Volontaires de l'Ouest, ils reprennent Orléans. Vont-ils libérer le pays? Sous leur poussée enthousiaste, les Allemands reculent. C'est la bataille de Patay où déjà, en 1429, Jeanne d'Arc a vaincu les Anglais.



12 Mais, écrasés par le nombre, les héros succombent, le 2 décembre, à Loigny, tout près d'Artenay.

Charles Gibier et Jean-Emile Anizan sont partis par la nuit froide secourir les blessés. Le champ de bataille est lugubre. On entend les plaintes des mourants. Parmi eux se trouve le Général Gaston de Sonis, la jambe emportée par un boulet. Ce sont des souvenirs qui ne s'effaceront pas dans l'âme des deux amis.



13 En janvier, Jean-Emile revient à La Chapelle-Saint-Mesmin, où il fait la connaissance d'un jeune professeur qui deviendra plus tard l'un de ses grands amis : Philibert de Poterat.

A la fin de l'année scolaire, il vient à Paris pour faire une retraite fermée dans la maison des Pères Jésuites de la rue de Sèvres, celle-là même d'où, quelques semaines auparavant, le Père Olivaint, arrêté par les Communards, était parti pour le martyre.



14 Le Pape est prisonnier au Vatican. Il n'y a plus moyen d'aller se faire tuer pour lui. Jean-Emile cherche ce qu'il doit faire en attendant qu'on puisse aller délivrer Pie IX. D'accord avec le Père Jésuite qui dirige sa retraite, Jean-Emile décide qu'il préparera l'école de Saint-Cyr pour devenir officier français. Comme cela, lorsque l'heure sonnera de combattre pour le Pape, il saura le faire. C'est à cette époque-là qu'entrent à Saint-Cyr de nombreux jeunes à l'âme de feu. Parmi eux se trouve Hubert Lyautey, le futur Maréchal.



15 En attendant, Jean-Emile retourne à La Chapelle-Saint-Mesmin faire son année de philosophie. Il est devenu un beau jeune homme, ardent au travail comme au jeu. Il est flûtiste dans l'orchestre du collège, et l'animateur de joyeuses promenades.

Mais, en même temps, sa piété est devenue plus profonde, sa dévotion envers Notre-Dame plus virile. Ses camarades l'élisent vice-président de la Congrégation de la Sainte Vierge.



16 Sa charité surtout grandit. Tous ses compagnons l'aiment à cause de sa bonne humeur, mais aussi à cause de sa serviabilité. S'oublier sans cesse pour les autres devient sa devise.

Et puis, il y a les pauvres ; au cours des semaines terribles de la guerre il a côtoyé tant de misères ! C'est pourquoi il entre à la Conférence Saint Vincent de Paul dont il devient un des membres les plus actifs.



17 Ses maîtres l'ont en grande estime.

Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, qui connaît sa famille, aime beaucoup Jean-Emile.

Justement, Monseigneur habite, pendant les vacances, une maison toute proche du collège. Après la distribution des prix, il invite Jean-Emile à y venir, et au cours de bonnes conversations, toutes confiantes, l'évêque lui parle de son avenir.



18 Certes, il est beau d'être médecin et de se pencher sur les corps malades pour essayer de les guérir ; mais il est encore plus beau d'être prêtre pour guérir les âmes malades de toutes leurs misères.

Certes, il est beau d'être officier et de défendre sa patrie en versant son sang pour elle s'il le faut ; mais il est encore plus beau d'être prêtre pour défendre la vérité et l'Eglise de Jésus-Christ en se dévouant sans compter à son service.



19 « A l'heure actuelle, dit l'évêque, il nous faut dans l'Eglise non seulement des prêtres pieux, mais des apôtres, des missionnaires, des saints. »

Et Monseigneur lui montre toutes les âmes abandonnées qui attendent son dévouement.

Jean-Emile hésite encore. Il ne se « sent » pas la vocation. Mais la vocation, ce n'est pas une affaire de sentiment, c'est une réponse loyale à un appel de Dieu transmis par les Chefs de l'Eglise.



20 Jean-Emile consent à un essai, au Séminaire Saint-Sulpice, à Issy-les-Moulineaux, près de Paris, où l'on peut étudier sa vocation sans prendre la soutane.

Il y entre en octobre 1872, avec l'idée de revenir bientôt.

Mais très vite il se plaît dans ce nouveau milieu où tant de jeunes gens se préparent dans l'enthousiasme à donner leur vie à Dieu pour donner Dieu aux hommes.



21 On sort de la guerre, un vent d'héroïsme passe.

Pour encourager ces jeunes hommes à la générosité, il y a l'exemple de ce jeune séminariste Paul Seigneret qui, à vingt-deux ans, a été pris comme otage et assassiné rue Haxo par les Communards.

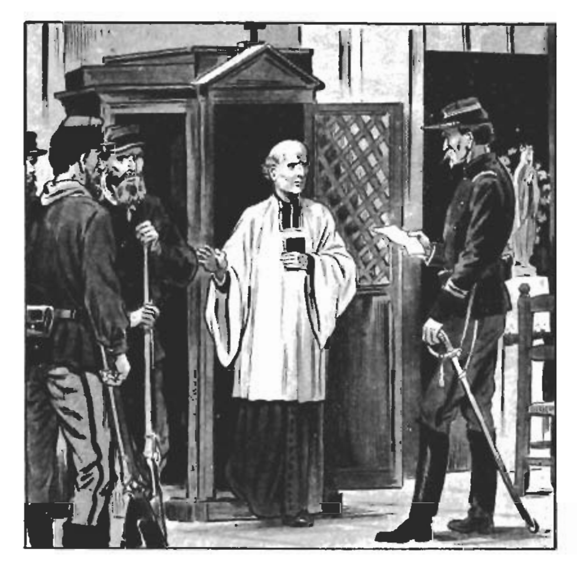
On vient de ramener solennellement son corps au séminaire pour l'inhumer dans la crypte de la chapelle de Lorette, au milieu du grand parc.



22 Jean-Emile a compris que son évêque avait eu raison d'insister. Il n'y a pas en effet de plus noble cause que celle des âmes à sauver.

A la rentrée de 1873, il revêt la soutane, et c'est pour toujours, car maintenant il est bien décidé à devenir le prêtre de Jésus-Christ.

« Plus je vais et plus j'apprécie la vie de dévouement qui s'ouvre devant moi, plus je la désire », écrit-il à sa sœur.



23 Mais voici que son idéal va se préciser : au séminaire, pendant les repas, on fait la lecture. Cette année-là, le Supérieur choisit un livre qui vient de paraître. Il retrace la vie admirable de l'abbé Planchat, Directeur d'un patronage dans le faubourg de Charonne, arrêté lui aussi par la Commune et assassiné en même temps que le Père Olivaint et Paul Seigneret, le 26 mai 1871.

Cette vie émeut profondément le jeune abbé Anizan.



24 Il comprend clairement, en entendant cette lecture, que si les ouvriers se sont révoltés, c'est parce qu'ils étaient malheureux, mal payés, mal logés, mal nourris et traités sans respect. S'ils ont tué des prêtres, c'est parce qu'ils ne connaissaient pas Jésus-Christ. On avait tout fait pour leur enlever la foi.

Beaucoup d'entre eux étaient obligés de travailler le dimanche : comment auraient-ils pu aller à la messe? Et partout ils entendaient dire que la religion était l'ennemie du peuple.

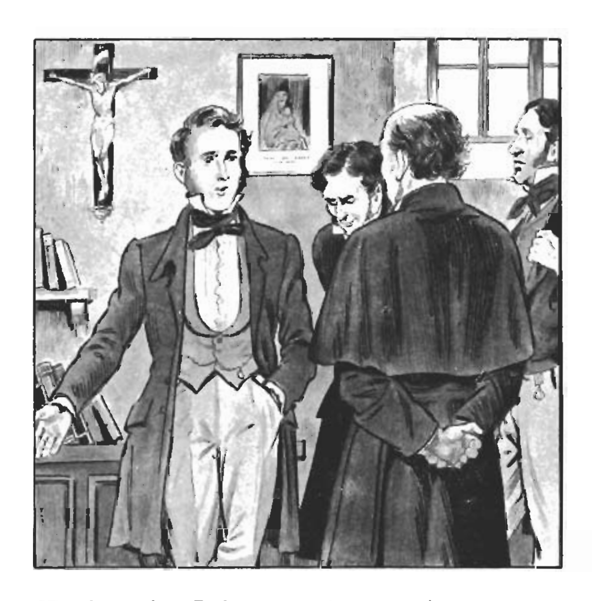




25 Il y avait à cette époque-là fort peu de prêtres qui se préoccupaient d'eux. L'abbé Anizan sent naître en lui un immense désir de se consacrer totalement à eux, par amour pour eux certes, mais aussi par amour pour ce Jésus qui les a tant aimés et que, sans que ce soit toujours de leur faute, ils ne connaissent pas. « Ma vocation, écrira-t-il plus tard, c'est d'évangéliser les déshérités, les délaissés de ce monde. Je les adopte, je serai leur prêtre, tout à eux ; je suis par vocation de Dieu l'esclave du peuple ».

26 Or, voici que par une coïncidence providentielle, un prêtre de la Congrégation des Frères de Saint Vincent de Paul, celle-là même à laquelle avait appartenu l'abbé Planchat, est invité à venir faire une conférence au séminaire.

Avec quelle émotion l'abbé Anizan entend-il le conférencier raconter l'histoire encore récente de cette famille religieuse, fondée par l'un des premiers compagnons d'Ozanam, Jean Le Prévost !





27 Jean Le Prévost avait compris que pour apporter l'Evangile au peuple déchristianisé, le dévouement occasionnel des confrères de Saint Vincent de Paul ne saurait suffire.

Il fallait un Institut religieux composé d'hommes qui y consacreraient tout leur temps et toutes leurs forces.

Lui-même abandonna une situation brillante et fonda cet Institut avec l'abbé Planchat et quelques religieux laïcs.

28 En 1873, la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul comprend une cinquantaine de membres dont une quinzaine de prêtres.

Malgré leur petit nombre, ils exercent une grande influence dans les quartiers populaires de Grenelle, de Vaugirard et de Charonne. Parmi eux, Maurice Maignen, Directeur du Cercle Montparnasse, était l'ami et le conseiller d'Albert de Mun. C'est lui qui avait, au moment de la Commune, attiré l'attention du jeune officier sur la responsabilité des riches vis-à-vis des pauvres et des ouvriers.



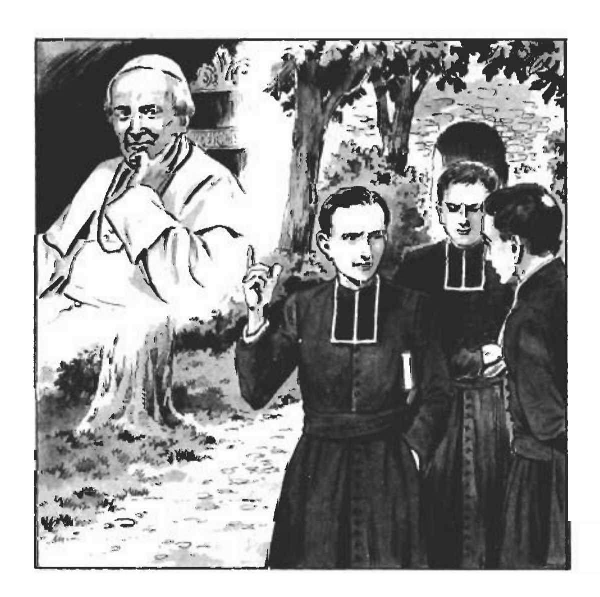
29 Leur idéal de vie et d'apostolat correspond assez bien aux aspirations de l'abbé Anizan. C'est pourquoi il écrit à Mgr Dupanloup pour lui demander l'autorisation de devenir novice chez ces religieux. Mais l'évêque d'Orléans refuse. Le jeune abbé est désolé.

Il arrive souvent que le Seigneur donne de bons désirs et qu'en même temps Il empêche leur immédiate réalisation. Mais le jour vient où l'on s'aperçoit des raisons divines.



30 L'abbé Anizan se soumet donc à la décision de son évêque et retourne après les vacances au séminaire Saint-Sulpice.

Au fur et à mesure qu'il reçoit les Ordres sacrés, son amour pour Dieu et pour les âmes grandit. A la veille de son sous-diaconat, en 1876, il écrit à sa sœur : « Je ne veux plus que Dieu, je ne désire que travailler ici-bas, pour sa gloire, au salut des âmes, et pour cela souffrir tout ce qu'il Lui plaira. » Plus tard, il résumera son idéal : « Etre de feu pour Lui, ne penser qu'à Lui, devenir fou de Lui. »



31 Il continue à être un modèle de travail et de charité. Beaucoup de confrères le prennent comme conseiller. Il leur communique son zèle pour la conversion de la classe ouvrière et son amour pour la sainte Eglise dont il vénère tant le chef, le Pape Pie IX.

Il devient président de la Conférence des Œuvres du séminaire et chef du catéchisme de première Communion de la paroisse Saint-Sulpice.



32 Pendant les vacances de 1876, il prend pour la première fois une part active à un Congrès de l'Union des Œuvres qui se tient à Bordeaux.

En effet, cette organisation, fondée en 1858 par un Directeur de Patronage d'Angers, l'abbé Le Boucher, réunissait chaque année, dans une grande ville de France, sous la présidence de Mgr Gaston de Ségur, tous les hommes de bonne volonté, prêtres et laïcs, qui se dévouaient dans les œuvres populaires.



33 L'ordination sacerdotale approche. « Plus je vais, écrit Jean-Emile, plus je sens que pour être prêtre, il faut être saint, ou ne pas s'en mêler. » C'est la pensée dominante de ces derniers mois de préparation à la prêtrise. Aussi s'efforce-t-il d'aimer le Bon Dieu le plus qu'il peut, et c'est avec la volonté de ne jamais rien Lui refuser, qu'il reçoit, le samedi 21 décembre 1877, en l'église Saint-Sulpice, l'onction qui le fait prêtre pour l'éternité.



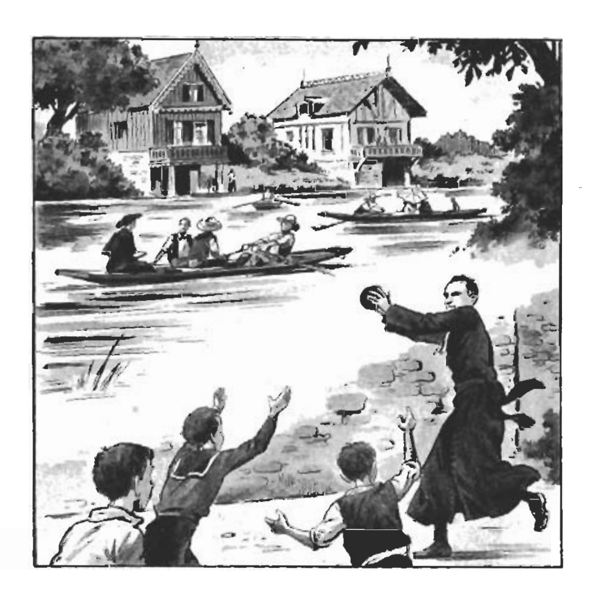
34 Une fois ordonné, il voudrait bien rejoindre les Frères de Saint Vincent de Paul. Mais Mgr Dupanloup ne veut pas le laisser partir. Il le nomme vicaire à Olivet, charmante paroisse toute proche d'Orléans, sur les bords du Loiret.

Ce n'est pas ce qu'avait rêvé notre jeune prêtre : il aurait tant voulu se dépenser dans un faubourg ouvrier à la manière de l'abbé Planchat. Mais, comme il l'écrit à l'un de ses amis : « L'essentiel est d'être où Dieu nous veut. C'est Lui qui mène, on ne se trompe pas en obéissant. »



35 Le Bon Dieu savait bien ce qu'Il faisait ! L'expérience paroissiale que va acquérir l'abbé lui servira quand il s'agira, plus tard, de fonder une nouvelle Congrégation qui aura précisément pour but la rechristianisation de la classe ouvrière à partir de la paroisse.

En attendant, le jeune vicaire, par sa piété, son dévouement, sa charité, conquiert l'estime de son curé, l'affection des enfants, l'admiration des paroissiens, pauvres et riches.



36 Il se donne sans compter aux petits du catéchisme et du patronage. Joyeuses sont les parties de barque organisées sur la rivière pour les aînés, ou les parties de balle au chasseur sur la cour pour les plus jeunes.

Mais, sans rien négliger de ses devoirs de vicaire (baptêmes - confessions - prédications - enterrements), son cœur va de préférence aux pauvres, aux malades, aux vieillards.



37 L'abbé va de maison en maison, apportant toujours, partout où il passe, comme « un rayon du Bon Dieu ».

Il n'hésite pas, s'il le faut, à mettre un tablier par-dessus sa soutane pour nettoyer la chambre d'un pauvre infirme.

Il donne tout ce qu'il a. Un jour, Mme Anizan, qui s'aperçoit que son fils aurait besoin de souliers, lui en apporte une paire toute neuve. Le lendemain, les chaussures ont disparu au profit d'un pauvre...



38 Mais surtout il a une manière à lui de parler de Jésus qui touche tous les cœurs.

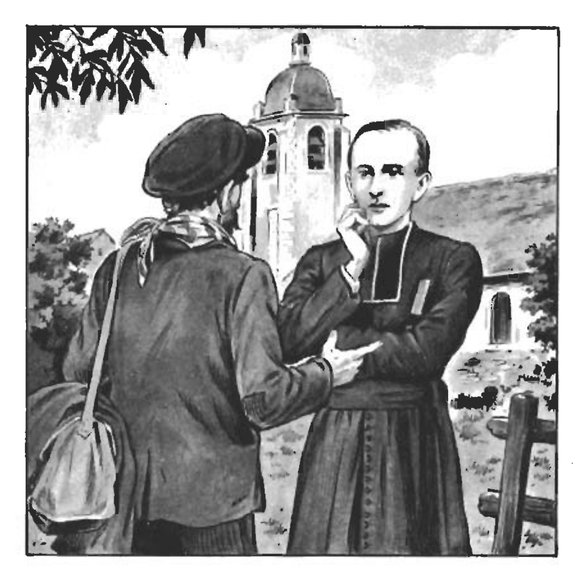
C'est toujours ce qui arrive quand on aime à fond Notre Seigneur. « On sent bien qu'il y croit, il en a plein la bouche... », disent les braves gens.

Ainsi, c'est lui qu'on vient chercher quand un malade va mourir, et à son approche les grands pécheurs se convertissent, tout étonnés de la paix qu'il apporte avec lui. Tout le monde dit : « Notre jeune vicaire, c'est un saint ! ».



39 En 1880, son papa, le bon médecin d'Artenay, tombe gravement malade. Jean-Emile accourt. Il arrive à temps pour l'assister et lui donne une dernière absolution. Puis, il récite tout haut, lentement, à côté de lui, le « Notre Père » et le « Je vous salue, Marie ». Il y met un tel accent que le malade lui dit : « Oh ! que cela fait du bien ! Recommence... »

Et c'est en s'unissant à la prière de son fils prêtre, que le vieux docteur rend son âme à Dieu.



40 Mgr Dupanloup avait promis à l'abbé Anizan qu'il l'autoriserait à suivre sa vocation religieuse au bout d'un an ou deux d'épreuve. Malheureusement il meurt en octobre 1878 et son successeur, Mgr Coullié, qui apprécie aussi Mr Anizan, refuse à différentes reprises de le laisser partir.

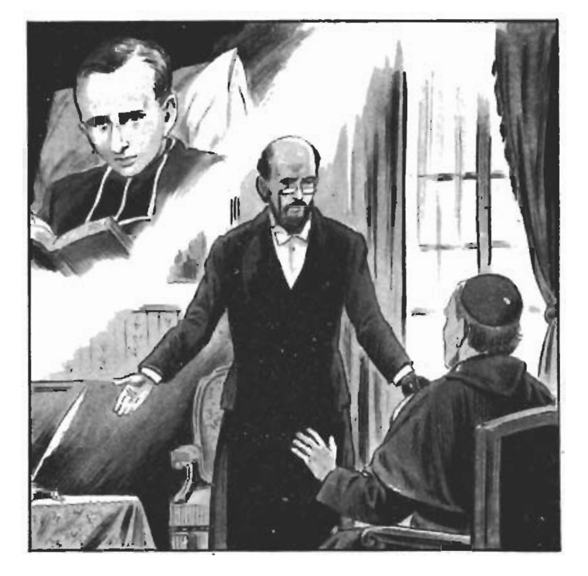
Enfin, en juin 1885, pensant qu'il restera si on le place dans une paroisse ouvrière, il le nomme vicaire à Saint-Laurent d'Orléans.



41 C'est, à cette époque, une pauvre paroisse de faubourg.

Il y a là encore plus de misères qu'à Olivet, et le nouveau vicaire se dévoue sans compter.

Il veut par-dessus tout donner le Bon Dieu, mais sachant qu'on ne peut donner Dieu aux autres que dans la mesure où l'on se donne à Lui, il désire plus ardemment que jamais le don total de sa personne par la vie religieuse.



42 Ce délai imposé par le nouvel évêque lui cause une profonde déception. Certes, il se soumet de toute sa volonté ; mais sa santé est atteinte, il perd l'appétit, ses forces déclinent.

Le médecin intervient et avertit le bon Mgr Coullié qui, cette fois, devant une vocation aussi impérieuse, accorde, au mois de juin 1886, l'autorisation si longtemps attendue.



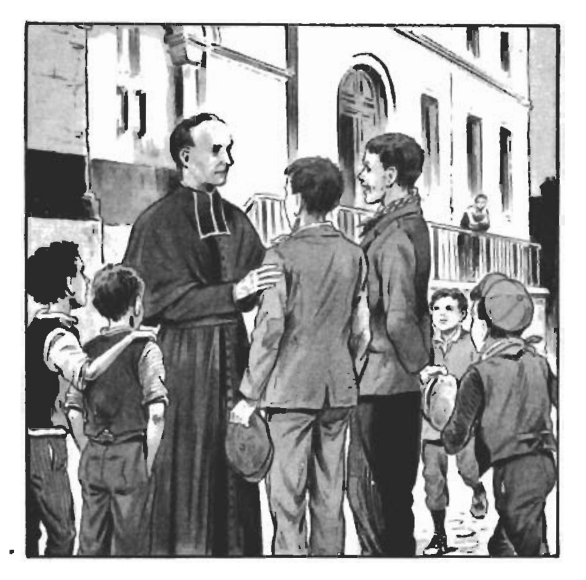
43 Vite, le jeune vicaire écrit au Père Leclerç, Supérieur Général des Frères de Saint Vincent de Paul, pour lui annoncer sa venue prochaine.

« Voilà bien longtemps que j'aspire à me dévouer à ces pauvres familles trompées, corrompues, délaissées, considérées, même par des gens de bien, comme du gibier d'enfer. J'espère ne pas me tromper en allant à vous pour devenir, dans la mesure de mes forces, l'homme de cette pauvre classe ouvrière méprisée... J'ai le mal de ce ministère du peuple. »



44 Le 17 août, il arrive au noviciat de Chaville et tout de suite commence une grande retraite de trente jours. Il résume par ces mots le programme de sa vie : « Plus Dieu est délaissé, méprisé, haï, plus je veux L'aimer, L'adorer, être son esclave, son instrument, son « zouave » (rappelant ainsi son désir d'enfant de devenir zouave pontifical).

Mais aussitôt il ajoute : « Je veux aussi devenir plus que jamais l'esclave du peuple. »



45 Après sa Profession religieuse, le Père Anizan est nommé à l'Œuvre Sainte-Anne-de-Charonne, celle-là même d'où le Père Planchat était parti pour le martyre.

Il y retrouve un de ses grands amis, le Père Lucas-Championnière. A eux deux, ils redonnent à l'Œuvre de jeunesse un nouvel élan de joie et de ferveur. Enfants et jeunes gens sont si heureux de trouver là des prêtres qui les comprennent et qui les aiment...



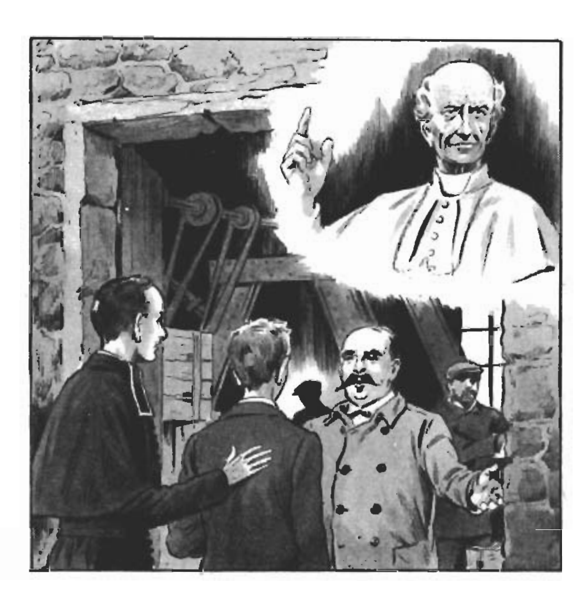
46 Le Père Anizan, tout en étant aidé par de bons frères laïcs pour la direction du patronage, s'intéresse à tous et à chacun. C'est toujours lui qu'on va trouver quand on a de la peine.

Un jour, après une partie de jeu mouvementée, il voit arriver vers lui un petit tout en larmes : « Qu'as-tu, mon enfant? — Voyez, Père, ma culotte vient de se déchirer, et quand je vais rentrer à la maison, maman va me battre... »



47 « Viens, mon bonhomme, répond le bon Père, je vais te la raccommoder, ta culotte... Tiens, appuie-toi sur cette chaise... »

Et, sans plus de manières, le voilà qui prend du fil et une aiguille et se met à faire le tailleur improvisé pour le gamin qui sèche ses larmes et n'oubliera jamais la bonté de son abbé.



48 Il cherche à procurer à ses jeunes apprentis une place sérieuse où ils puissent apprendre un bon métier. Plusieurs de ses anciens, placés par lui, deviendront contremaîtres et même patrons.

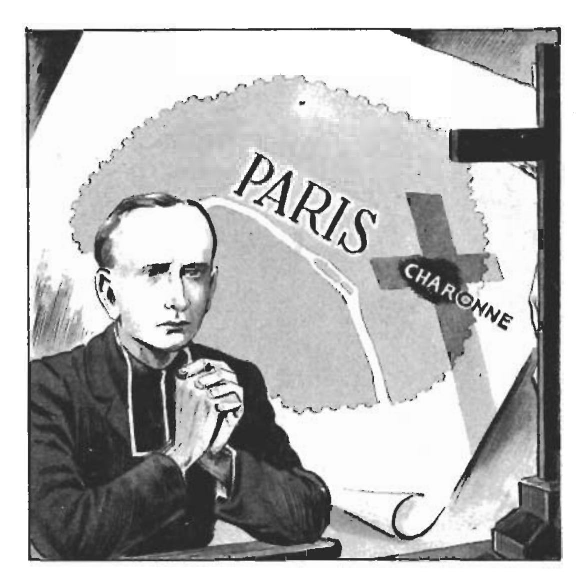
Fidèle aux enseignements de Léon XIII, il déplore de toute son âme les injustices dont tant de travailleurs sont les victimes. C'est pourquoi, plus tard, il suscitera la fondation des premiers syndicats d'ouvriers chrétiens.



49 Mais c'est surtout à l'extérieur de l'Œuvre que le bon Père passe le plus clair de son temps.

Comme à Olivet, il va de maison en maison visiter les familles, surtout les pauvres malades.

Il n'est pas rare de le rencontrer porteur d'un seau de charbon ou de quelques bûches de bois, pour aller faire le feu de quelque vieux transi dans une mansarde.



50 Dans ce quartier populeux de quarante mille personnes, les détresses sont nombreuses, les besoins sont immenses. Que de misères à soulager, que de peines à consoler, que d'âmes à convertir ! La tâche dépasse les forces humaines, le Père Anizan s'en rend vite compte. Loin de vouloir tout faire par lui-même et de s'épuiser sans profit pour personne à résoudre seul tous les problèmes, il commence par doubler le temps consacré à la prière.



51 Il lui arrive souvent de rester ainsi plusieurs heures de suite à la chapelle devant le Saint-Sacrement. Il supplie le Seigneur de venir en aide à tous ces malheureux, de multiplier les secours dont ils ont besoin, mais surtout d'éclairer les esprits pleins d'idées fausses sur la religion, de transformer les cœurs, de changer la haine en amour.

Même quand il arpente les ruelles et grimpe les étages, il ne cesse de prier et d'être uni à Dieu.



52 Jamais Dieu ne refuse son secours à l'apôtre qui L'implore avec insistance.

Le temps donné à la prière, c'est du temps de gagné pour les âmes. Les démarches que l'on fait ensuite ont cent fois plus de résultats.

Pour soutenir ses œuvres, le Père Anizan a besoin de beaucoup d'argent. Les familles riches qui ont entendu parler de lui viennent lui en apporter.



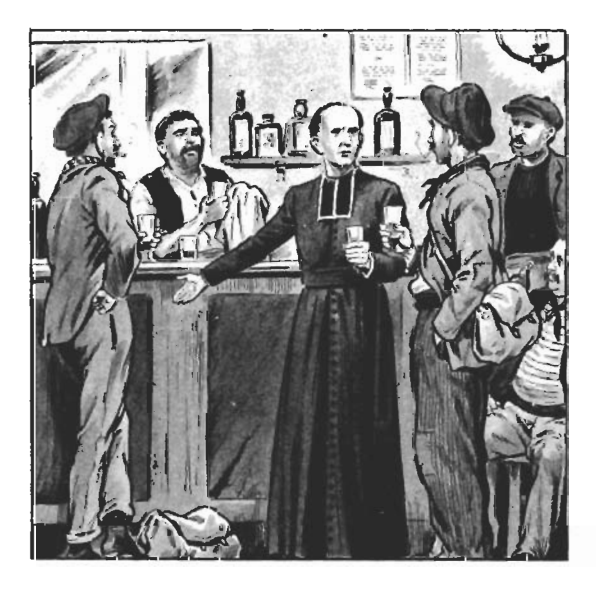
53 Le temps lui manque pour visiter lui-même les milliers de pauvres à secourir, mais Dieu lui inspire des idées qui vont décupler son influence.

Il fonde, avec les bonnes volontés qu'il rencontre, souvent parmi les gens mêmes à qui il a rendu service, des Associations d'entr'aide qu'il appelle des « Comités du Bien ». N'importe qui peut y entrer, même un non-pratiquant, pourvu que l'on soit un homme ou une femme de cœur.



54 Ouvriers et femmes du peuple entrent dans ces Comités. Les hommes nettoient les taudis, remettent les carreaux, refont les peintures, assurent les déménagements, parrainent les apprentis, cherchent des places pour les chômeurs. Les femmes font le ménage des malades, s'occupent de leur porter la nourriture, apportent au lavoir le linge des vieillards avec le leur.

Tous signalent au Père les misères les plus graves, les cas les plus embarrassants.



55 Un jour, des ouvriers accoudés au comptoir d'un marchand de vin l'invitent à venir trinquer avec eux. A leur surprise, le Père accepte avec un bon sourire, boit à leur santé et aussitôt leur parle des misères qu'il rencontre, avec un tel accent que toutes les plaisanteries cessent.

Et chacun se laisse embaucher par lui pour donner un coup de main aux plus malheureux.



56 Bientôt, dans le faubourg, c'est à qui cherche à rendre service aux autres.

Les membres du Comité, à force de faire du bien, se sentent devenir meilleurs et, au contact du Père, devant l'exemple de sa vie toute donnée, se rapprochent du Bon Dieu. Les conversions se [multiplient, la chapelle Sainte-Anne devient trop petite, il faut penser à l'agrandir et même à construire d'autres lieux du culte. Il en parle à l'Archevêché où il reçoit le meilleur accueil.



57 Dans le bas-Charonne, il installe une chapelle, rue des Boulets. En ce quartier, proche de la gare de Lyon, habitent de nombreux employés de chemin de fer. Beaucoup viennent de province et ont été élevés chrétiennement, mais, perdus dans Paris, travaillant sur les trains dimanches et fêtes, ils risquent d'oublier le chemin de l'église.

Il fonde pour eux une Association qui deviendra plus tard l'Union Catholique des Cheminots.



58 Voici sept ans qu'il est à Charonne. Tout le monde le connaît et l'aime. Certains disent : « C'est un nouveau Curé d'Ars ! », d'autres : « C'est un second abbé Planchat... »

Lui trouve qu'il n'en fait pas assez. « J'ai le mal de Dieu et le mal du peuple », répète-t-il sans cesse.

Voici que le Bon Dieu lui demande un nouveau sacrifice : en septembre 1894, il est élu Assistant Général de sa Congrégation, et, en janvier 1895, il lui faut quitter Charonne.



59 Quitter Charonne, c'est quitter ses enfants du patronage, ses apprentis turbulents au cœur généreux, ses grands jeunes gens dont beaucoup, sous sa conduite, mènent une vie chrétienne fervente... C'est quitter ses cheminots, ses ébénistes qu'il a groupés en corporation, ses familles ouvrières, ses vieillards, ses malades (il en visite plus de cent par mois)...

Il en est tout bouleversé : « Je les aime tant, les pauvres délaissés, écrit-il, mais le Seigneur commande... son « zouave » n'a qu'à obéir ! »



60 Comme toujours, l'obéissance est magnifiquement récompensée. C'est sur un champ plus vaste qu'il travaille maintenant au plus grand bien moral des ouvriers.

Il profite de sa situation plus importante pour créer, avec les encouragements du Cardinal Richard, Archevêque de Paris, qui le prend en amitié, de nouveaux centres d'Œuvres dans les faubourgs, centres qui, pour la plupart, deviendront de florissantes paroisses.

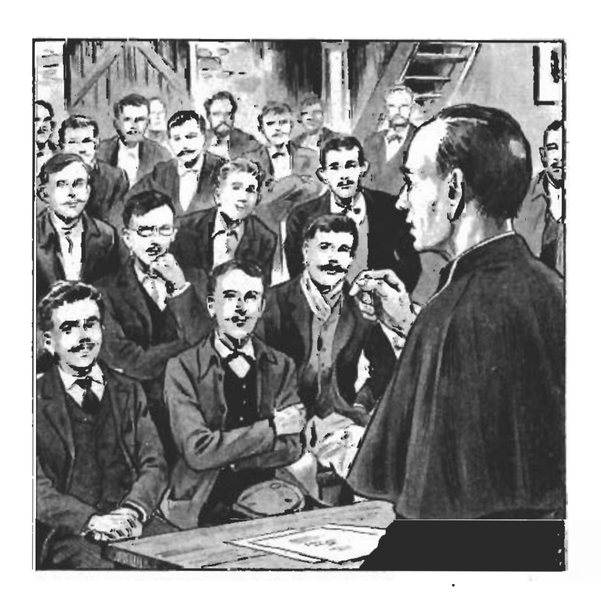


61 C'est d'abord le 46, rue de Montreuil, aujourd'hui siège de la Mission Italienne; le 55, boulevard de Belleville, que dirigent les Pères de la Salette; le 140, rue de Clignancourt, devenu la paroisse de Notre-Dame du Bon Conseil, où se dévouent toujours les Frères de Saint Vincent de Paul; le centre de la rue du Général Brunet, aujourd'hui paroisse de Saint-François d'Assise, desservie par les prêtres du diocèse; et plus tard, le 51 bis, rue de la Roquette, devenu la paroisse Notre-Dame d'Espérance, confiée aux Fils de la Charité.



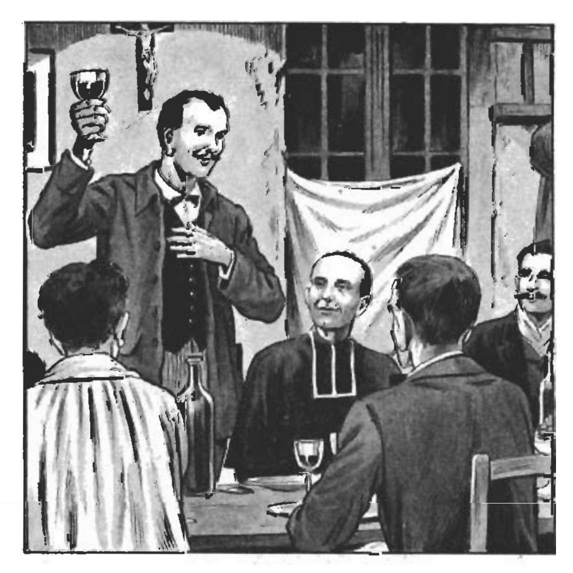
62 C'est le Père Anizan qui trouve l'argent (il a fallu plus d'un milliard de notre monnaie actuelle), pour acheter les terrains, construire chapelles, presbytères, locaux d'œuvres.

C'est lui qui fait les plans, et encore aujourd'hui on est dans l'admiration du sens pratique avec lequel il dispose et arrange toutes choses. C'est lui qui forme et place les ardents apôtres à qui il communique son amour de Dieu et son zèle pour les pauvres.



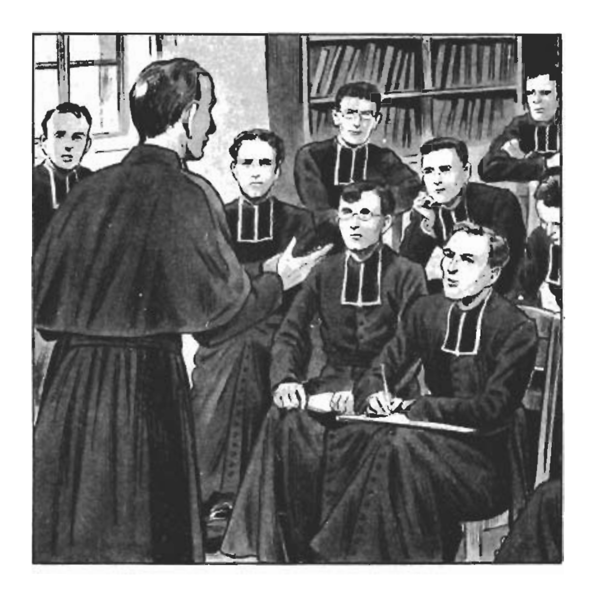
63 Ce qui lui paraît le plus important, c'est la formation spirituelle profonde des chrétiens qui, par l'exemple de leur foi et de leur vie de charité, seront les témoins du Christ Jésus dans leur milieu habituel.

Aussi multiplie-t-il partout les retraites fermées. C'est par centaines que de jeunes ouvriers assistent à celles qu'il prêche lui-même.



64 Pour beaucoup, c'est quelque chose de très nouveau : rester ainsi trois ou quatre jours en silence. Mais le Père a une telle façon de raconter l'Evangile, qu'on croirait entendre Jésus Lui-même. Le temps passe trop vite. « C'est curieux, après chacun de ses sermons, disent les retraitants, on a le cœur tout brûlant d'amour... »

Un jour, un jeune ouvrier, au repas de clôture, voulant exprimer ce qu'il ressentait, se lève pour offrir un toast au Bon Dieu !



65 Il prêche aussi des retraites aux séminaristes, et même aux prêtres. Ceux qui l'entendent ne peuvent plus l'oublier.

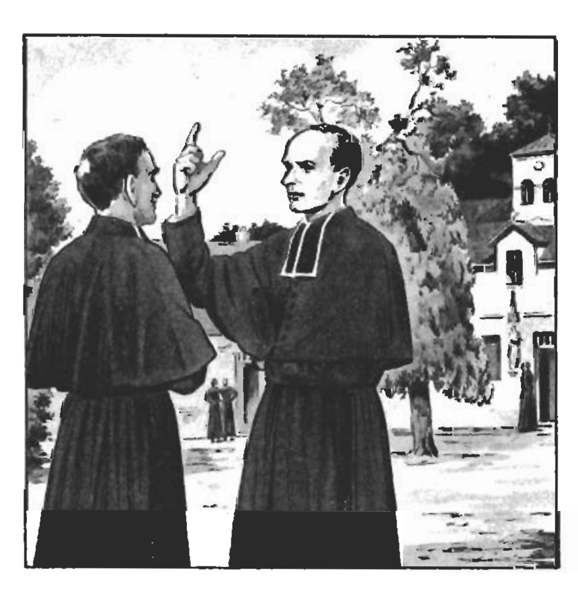
Un certain nombre souhaitent même de le suivre au noviciat...

En tout cas, tous, après l'avoir écouté, comprennent mieux la misère du peuple et l'importance des œuvres ouvrières.



66 L'un d'eux fut l'abbé Bellanger, du diocèse d'Arras, dont la grande dévotion envers la Sainte Vierge lui valait d'obtenir des grâces extraordinaires pour tous ceux dont il s'occupait, en particulier les soldats de la garnison. Ceux-ci devenaient de fervents chrétiens et se faisaient les apôtres de la Sainte Vierge.

L'Abbé Bellanger et le Père Anizan sont bien faits pour s'entendre ; ils deviennent de grands amis.



67 L'apôtre des soldats entre au noviciat des Frères de Saint Vincent de Paul, puis, après un nouveau temps d'apostolat à l'Œuvre militaire d'Arras, il devient maître des novices.

Monsieur Anizan l'encourage dans son ardente dévotion envers Notre Dame et, quand le Père Bellanger meurt, quelques années plus tard, c'est lui qui écrira la vie de ce grand serviteur de la Sainte Vierge.



68 En 1898, le Père Anizan est épuisé de fatigue. Son Supérieur Général l'envoie se reposer à Rome.

C'est la première fois qu'il y vient.

Il admire les grandes basiliques et les beaux sanctuaires.

Mais ce qui l'émeut le plus, c'est le Colisée où périrent tant de martyrs, et la Porta Pia, où un monument a été élevé aux zouaves pontificaux.



69 De Rome, il écrit à son Supérieur pour le remercier : « Je ne pouvais rêver assurément meilleur lieu de repos... Malgré tout, j'aimerais mieux être au milieu de notre pauvre peuple qui ne jouit pas de toutes ces douceurs et qui, hélas ! continue de se perdre pendant que je me repose. Je n'y puis penser sans douleur, et sans que les larmes me viennent. Du moins, je travaille pour Lui indirectement. »



70 Une occasion va lui être fournie de travailler pour les milieux populaires sur un plan plus étendu : en 1899 son ami, le Père Lucas-Championnière, qui était devenu secrétaire de l'Union des Œuvres, est mort, usé à la tâche. On offre au Père Anizan de le remplacer. Le Père accepte. Et, pendant près de trente ans, en plus de toutes ses autres charges, il y consacrera une grande partie de son temps et beaucoup de son cœur.



71 Grâce à l'activité du Père Anizan, l'Union retrouve l'élan qu'elle avait connu au temps de Mgr de Ségur.

Le Secrétariat trop étroit de la rue Stanislas est installé rue de Sèvres, puis, lors du percement du boulevard Raspail, au 82, rue de l'Université.

La revue « L'Union » va porter dans toutes les provinces l'écho des travaux d'un Bureau Central où les personnalités les plus éminentes de l'époque se réunissent chaque mois pour mettre en commun leurs expériences et leurs études.



72 Les Congrès reprennent chaque année leurs réunions dans une grande ville de France, groupant des auditeurs de plus en plus nombreux.

En 1899, c'est Montpellier qui a été choisi. Pour préparer le Congrès qui se tiendra en septembre, le Père, pendant près d'un mois, du 12 avril au 7 mai, visite les principales villes du Midi, multiplie les réunions, de Toulouse à Toulon, invite évêques, prêtres et laïcs, et partout, selon sa propre parole, « s'efforce de souffler le feu sacré ».



73 Une lettre à son Supérieur Général dévoile le secret de son incroyable activité : « La pensée que c'est la cause de Dieu, voilà ce qui me soutient. Je suis heureux de me dépenser un peu, bien peu au gré de mes désirs, pour Lui et pour les pauvres ouvriers abandonnés de tous côtés. Il faudrait pour eux des apôtres au cœur de feu. »

Le Congrès de Montpellier fut une telle réussite qu'au dire de l'évêque, Mgr de Cabrières, il valait à lui seul une retraite.



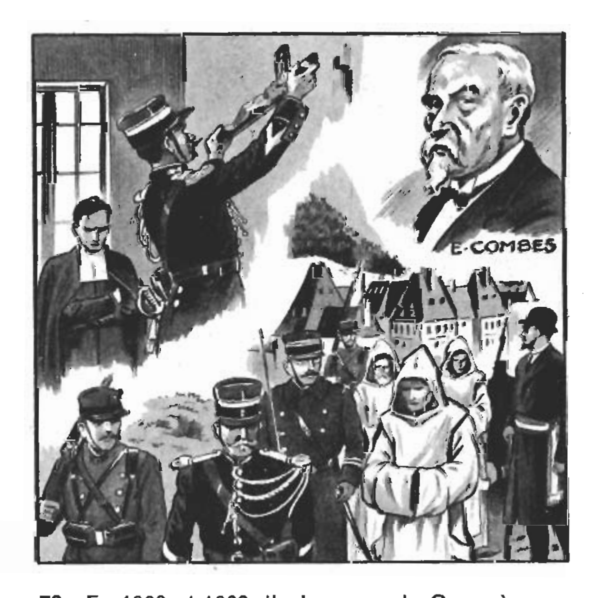
74 En vue de préparer le Congrès d'Arras (1901) et de mieux connaître les besoins du pays minier, il voyage à travers ces groupes de maisons ouvrières du Nord et du Pas-de-Calais qu'on appelle des corons.

Un soir, il écrit : « Je suis fourbu, j'ai parcouru tous ces pays de mines à pied, tout autour de Lens, par la pluie, la grêle , le vent et le froid... Pauvres mineurs ! J'en ai vu des quantités. Oh ! qu'ils ont besoin de nous... »

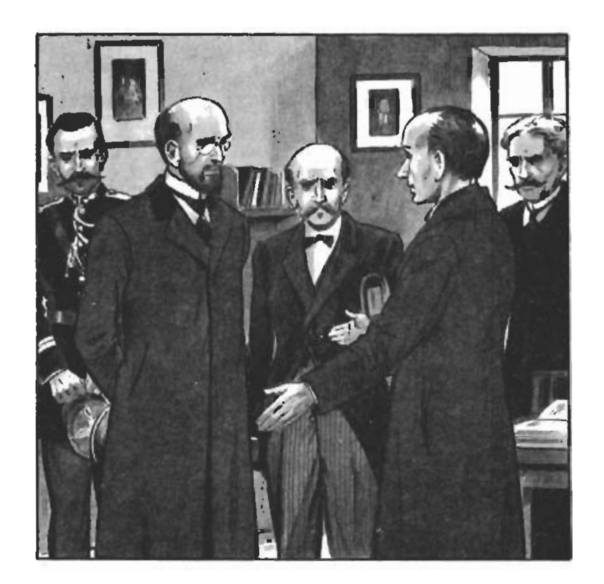


75 Son idée dominante revient sans cesse sous sa plume : « Les ennemis de l'Eglise essaient d'arracher la foi de l'âme du peuple, mais s'il y avait en face d'eux des religieux saints et apostoliques, combien d'ouvriers reviendraient à Dieu... »

Il termine par un acte de confiance : « Enfin, cela viendra quand un certain nombre d'entre nous se seront tués pour la grande cause. En attendant, espérons et usons-nous. »



76 En 1902 et 1903, il n'y a pas de Congrès : ce sont les années de la persécution violente contre les religieux. Le sectaire Emile Combes est Président du Conseil. La Chambre se compose d'une majorité d'anticléricaux. Les lois les plus injustes se succèdent. Les crucifix sont enlevés des écoles, des tribunaux, des salles d'hôpitaux. Les religieux n'ont plus le droit d'enseigner. Les Chartreux sont expulsés. Les Congrégations sont toutes condamnées à disparaître ou à s'exiler.



77 Le Père Anizan remplace pratiquement son Supérieur Général malade. C'est lui qui transfère le noviciat à Tournai, en Belgique. C'est lui qui discute avec les Commissaires du Gouvernement qui veulent s'emparer des maisons d'Œuvres. Il fait tant et si bien qu'il arrive à sauver la plupart d'entre elles.

Mais au milieu de ce surcroît de soucis, il garde sa sérénité et multiplie les prédications de retraites.



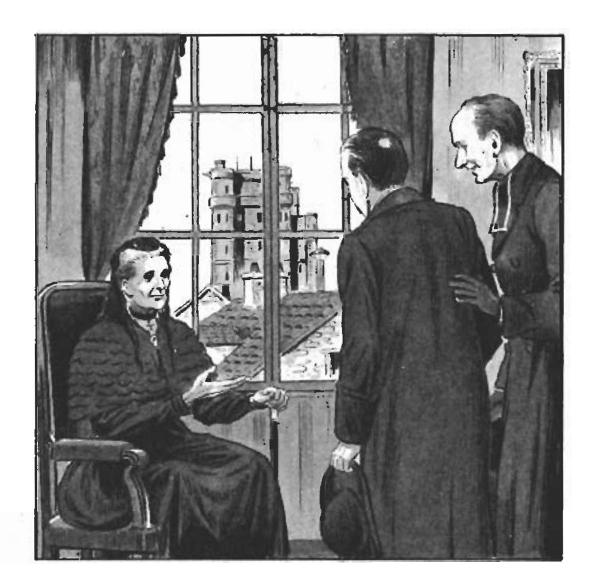
78 Sa préoccupation principale, c'est de former des apôtres au cœur de feu. « Soyez de feu pour Dieu, devenez fous de Lui », répète-t-il.

Mais en même temps il recommande la confiance et la joie : « Pourquoi ne pouvez-vous rire à plein cœur ? Quoi qu'il arrive, soyez joyeux dans le Seigneur, écrit-il en 1902, gardez la joie de votre âme et votre cher sourire. La gaîté et la charité, voilà ce que Dieu aime et bénit.»



79 Lui qui ne se ménage jamais, veille avec un cœur de père à la santé des jeunes religieux. Il insiste pour que ceux qui font leurs études à Rome aient une nourriture abondante et puissent, pendant les mois d'été, prendre un véritable repos.

Certes, il veut une formation virile, mais il souhaite mettre au service du peuple des âmes robustes dans des corps vigoureux.



80 Parmi ces séminaristes, il en est un qui lui est particulièrement cher. C'est un petit Breton qui est entré au noviciat après l'avoir entendu prêcher. Il s'appelle Alexandre Josse.

Comme ce jeune homme a perdu sa maman très jeune, le Père Anizan le confie tout spécialement à sa propre mère, Mme Anizan, qui est venue s'installer à Vincennes.

Il deviendra jusqu'à sa mort le confident et l'ami fidèle du Père.



81 Mme Anizan est une collaboratrice discrète autant que dévouée pour toutes les œuvres de son fils. Mais elle devient âgée. Et maintenant, c'est surtout par le chapelet, « récité avec lenteur et respect, » qu'elle lui apporte son aide.

Un jour d'avril 1903, elle finissait sa dernière dizaine quand, brusquement, elle s'affaissa. Le Père accourt et sa prière se résume en ces mots d'offrande qui font écho à ceux de Jésus en croix : « Mon Dieu, voilà votre mère ! »



82 En 1904, les Congrès de l'Union des Œuvres reprennent. C'est Nantes, où son ami, Mgr de Poterat, devient président. En 1905, c'est Lyon, où l'on pose le problème d'une Fédération des Œuvres de Jeunesse de France. En 1906, c'est Lourdes, véritable Congrès-Pèlerinage, où tous les apôtres sont heureux de se retrouver aux pieds de Notre Dame.

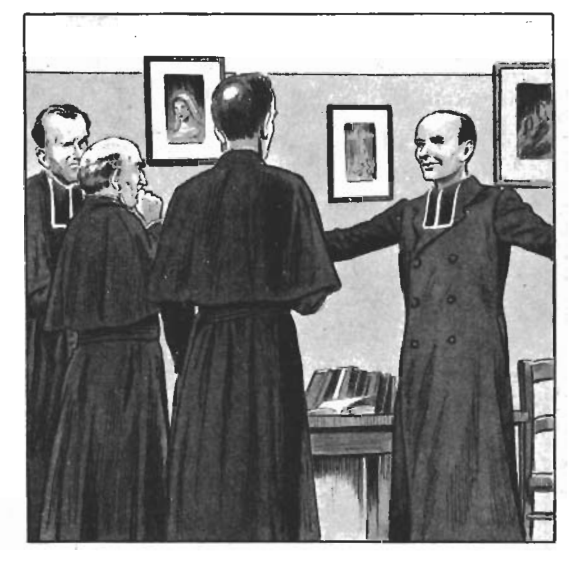
Précisément, la vie de l'abbé Bellanger vient de paraître et le Cardinal Merry del Val a envoyé une lettre de félicitations au Père Anizan qui en est l'auteur.



83 En 1907, le Père Leclerc meurt, le 30 septembre. Le Père Anizan lui succède comme Supérieur Général.

Quelques hommes, jaloux de son influence et croyant, pour le bien du peuple, l'action politique plus importante que l'apostolat, ont essayé de lui faire opposition, mais il est élu à une écrasante majorité.

Oh ! il n'a désiré ni cette charge ni cet honneur. Son rêve serait de rester inconnu et de se dépenser comme autrefois à Charonne, dans un faubourg, au service des pauvres.



84 Son premier acte de Supérieur Général, c'est de remettre à la Sainte Vierge la mission d'autorité que Dieu lui a confiée. Puis il s'efforce par la bonté d'apaiser les esprits et de gagner les cœurs. Sa première circulaire est un appel pressant à la charité fraternelle, et lui-même donne l'exemple en pardonnant affectueusement au petit groupe qui a fait campagne contre lui.



85 Il supplie tous ses religieux de laisser de côté les discussions politiques, et de se consacrer totalement à l'apostolat.

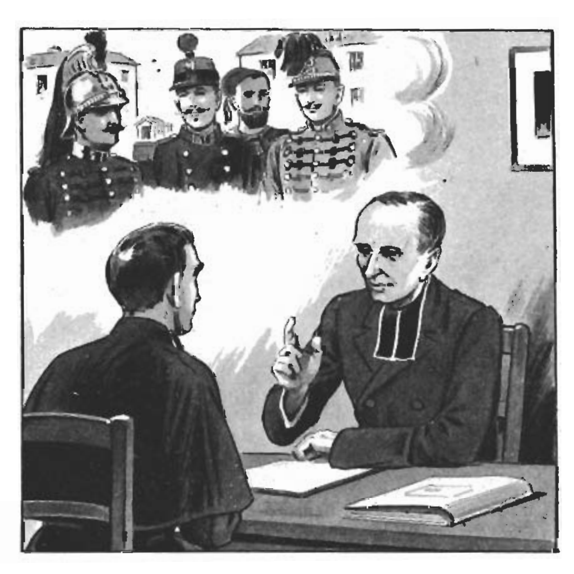
Dès le mois de novembre, dans un sentiment d'amour envers le Saint-Siège, il part pour Rome demander la bénédiction du Pape Pie X pour son supériorat, et lui offre de fonder une Œuvre de jeunesse ouvrière dans un quartier pauvre de la ville.



86 Le Saint-Père bénit affectueusement le nouveau Supérieur Général et accepte avec gratitude sa proposition. Il indique comme siège de la fondation un quartier populaire proche du Vatican. Le Père achète immédiatement le terrain nécessaire, fait construire les bâtiments, y envoie trois religieux. L'Œuvre prospère sous le nom d'Oratorio Saint-Joseph, en l'honneur du Pontife qui, avant d'être Pape, s'appelait Joseph Sarto.



87 Le Père Anizan aime beaucoup faire des retraites, dans le calme et le silence. C'est là qu'on reçoit les lumières du Bon Dieu et que l'on se prépare à mieux accomplir sa volonté. Aussi, de Rome il va en Calabre, passer une semaine dans le monastère où sont réfugiés les Chartreux qu'il avait connus autrefois à Montreuil-sur-Mer, en particulier Dom François de Sales Pollien que le Père admire pour sa sainteté et ses bons conseils.



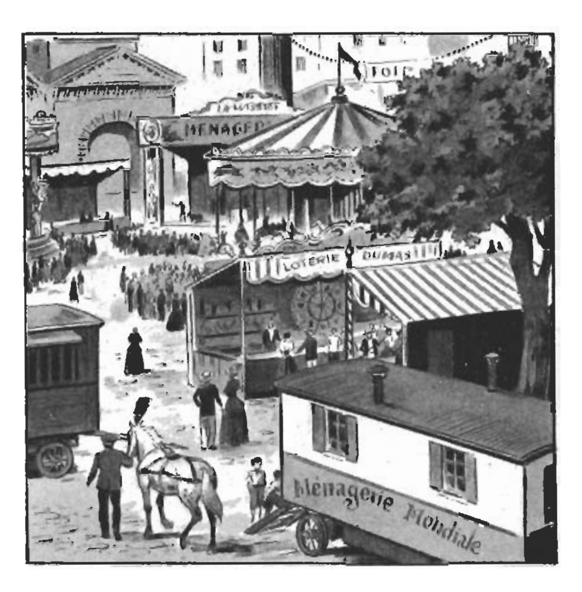
88 De retour à Paris, le Père s'installe dans le petit appartement qu'occupe au 82 de la rue de l'Université l'Union des Œuvres dont il est le Vice-Président.

Il s'y entoure d'hommes de valeur, tel le Père Charles Devuyst à qui il confie comme tâche, en souvenir de l'abbé Bellanger, le développement des Œuvres militaires.



89 « Je suis né avec un petit soldat dans le cœur », disait plaisamment l'abbé Bellanger. Se rappelant ses rêves de zouave pontifical, le Père Anizan pourrait dire la même chose.

Aussi encourage-t-il le lancement du Rosaire vivant, véritable Action Catholique dans les casernes où, par groupes de quinze, les soldats s'engagent à réciter chaque jour une dizaine de chapelet et à devenir, parmi les camarades, les témoins du Christ dont ils méditent la vie.

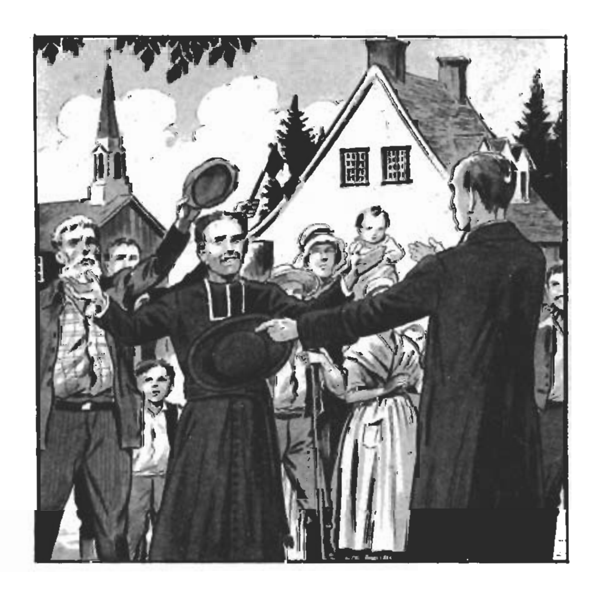


90 Vers la même époque, une autre œuvre sollicite l'appui du Père Anizan : c'est l'Œuvre des Forains, c'est-à-dire de tous ces braves gens qui organisent à travers les divers quartiers de Paris fêtes et foires, pour la plus grande joie des petits et des grands : chevaux de bois, ménageries, cirques avec écuyères, clowns et acrobates. Habitant en roulottes, sans cesse en déplacement, ils ne dépendent d'aucune paroisse.



91 Une foraine, Eugénie Bonnefois, fait comme elle peut l'école pour tous les enfants, mais il faudrait un aumônier pour faire le catéchisme, préparer la première Communion, bénir les mariages, visiter les malades.

L'archevêque de Paris demande l'aide du Père Anizan. « Du moment qu'il s'agit de délaissés, c'est mon affaire », répond-il. Et lui-même, quand il est à Paris, va faire le catéchisme aux jeunes dompteurs et aux petites danseuses de corde.



92 Les devoirs de sa charge, soit comme Vice-Président de l'Union des Œuvres, soit comme Supérieur Général de sa Congrégation l'obligent à de nombreux voyages, en France et à l'étranger. C'est ainsi qu'il est amené à se rendre au Canada, ce pays qu'il aime tant parce qu'en dépit de la domination et de la persécution anglaises, les catholiques français y ont conservé intacte la foi vigoureuse de leurs ancêtres.



93 C'est l'air de la vieille France que l'on respire là-bas, avec ces familles patriarcales de quinze et vingt enfants, et cette noblesse de caractère qui fleure bon notre XVII[e] siècle. Le Père Anizan y va en passant par New-York.

Ses prédications sont particulièrement appréciées. Lors de son voyage, en 1912, il donne plus de cinquante sermons. Chacun de ses passages est marqué par de nouvelles vocations et de nouvelles fondations.



94 Les voyages ne sont pas toujours de tout repos, tel celui de 1905, où la traversée n'a été qu'une succession de roulis et de tangage, dans la brume. Mais il y en a où il peut dire la messe à bord tous les jours, tel celui de 1912 où il eut pour enfant de chœur un beau jeune homme, brillant avocat, Président de l'Action Catholique de la Jeunesse Française, qui devait devenir le Cardinal Gerlier, et qui n'oubliera jamais l'attirance de « cette âme d'apôtre que l'on sentait possédée, écrit-il plus tard, de l'amour divin ».



95 Mais ce qui, en France comme au Canada, domine toutes ses préoccupations, c'est la situation du monde ouvrier.

Malgré les exhortations pontificales, trop de patrons ne songent qu'à une seule chose : augmenter leurs bénéfices. Trop d'ouvriers sont traités comme des machines. Les salaires sont insuffisants pour élever une famille. Les assurances sociales, les allocations familiales, les congés payés n'existent pas encore.



96 Pour défendre leurs droits légitimes, les ouvriers se sont groupés dans des syndicats. Dans son Encyclique « Rerum novarum », Le Pape Léon XIII les y a vivement encouragés.

Mais le danger est grand pour certains syndicats de se laisser dominer par des partis politiques et d'obéir à des mots d'ordre étrangers au véritable progrès social.

Ne pouvait-on pas souhaiter des syndicats d'ouvriers chrétiens comme il y avait déjà des syndicats d'employés catholiques?



97 Le Père Anizan est de cet avis. « Il y a assez de catholiques en France, dit-il, pour former des syndicats puissants, capables d'imposer leur doctrine dans la justice, sans haine ni violence. »

Il fait appel aux anciens des patronages et, le 1er juillet 1909, le premier syndicat d'ouvriers catholiques du bâtiment est fondé, rue de l'Université. Bientôt se forment ceux de l'ameublement, de l'habillement, de la joaillerie, de la métallurgie et de l'imprimerie.

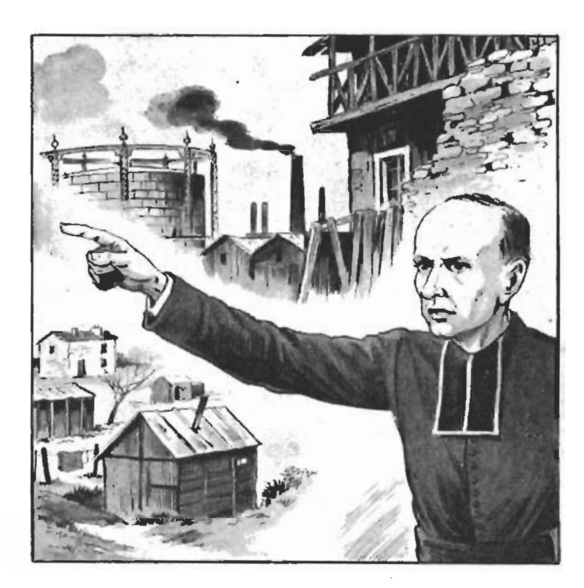


98 Des services pratiques pour le bien des ouvriers se multiplient : bureaux de placement, ateliers d'apprentissage, cours professionnels, caisses de chômage, bureaux d'études sociales.

Malgré les critiques (les uns trouvent les syndicats trop catholiques, les autres pas assez), l'organisation prospère et devient une Confédération qui, après la guerre de 1914-1918, contribuera à la fondation de la Confédération Française des Travailleurs chrétiens (C.F.T.C.).

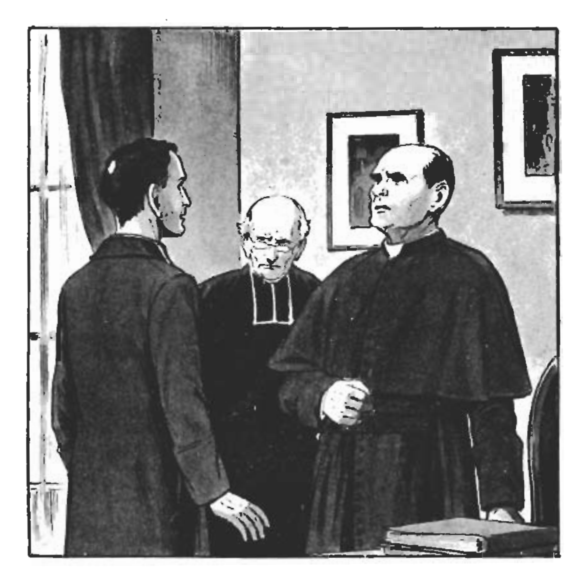


99 Une autre idée préoccupe le Père Anizan : les patronages ne suffisent plus. Ce qu'il faut, c'est atteindre toutes les familles ouvrières et leur redonner l'esprit de communauté chrétienne. Le grand moyen, à son avis, ce serait la paroisse organisée en mission permanente, avec des prêtres vivant ensemble, animés du même esprit religieux et du même zèle missionnaire. Déjà au Canada il a accepté pour ses religieux une première paroisse.



100 Il souhaiterait aussi orienter ses religieux de France vers l'apostolat des paroisses ouvrières. Il rencontre des oppositions venant toujours du même groupe d'hommes qui, six ans auparavant, ont cherché à l'écarter du poste de Supérieur Général.

Mais le Bon Dieu tire le bien du mal. De cette opposition, qui sera la cause d'une grande souffrance, il va faire surgir une nouvelle famille religieuse qui réalisera la pensée du Père.



101 En mai 1913, les opposants obtiennent de Rome ce que l'on appelle une visite canonique de la Congrégation : pendant huit mois, tous les religieux sont interrogés à tour de rôle, pour voir ce que l'on pourrait bien avoir à reprocher au Supérieur Général.

C'est une rude épreuve. Mais le Père Anizan l'accepte avec foi, avec courage et aussi avec une immense charité. « Acceptons, écrit-il, les croix sans amertume, même pour ceux qui nous les causent... »

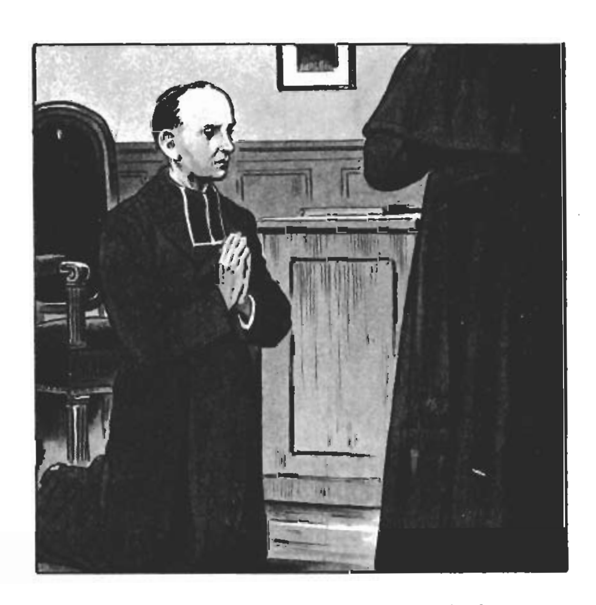


102 Finalement, on ne trouve rien à reprocher au Père Supérieur. Les témoignages de sympathie venant d'évêques et de nombreux prêtres lui parviennent de tous côtés. La plupart de ses religieux lui renouvellent chaleureusement leurs sentiments de confiance et d'affection. L'un d'eux veut même offrir sa vie pour lui. Le Père refuse : « Je ne veux pas que vous demandiez à Dieu de prendre votre vie. Vous êtes jeune, c'est à moi d'être sacrifié. Je suis heureux d'être le bouc émissaire, comme le Sauveur l'a été pour le monde. »



103 Mais les opposants ne désarment pas. On représente au Visiteur apostolique que les syndicats ouvriers fondés par le Père sont insuffisamment catholiques. On chuchote le mot de « modernisme social ».

En janvier 1914, le Visiteur apostolique vient annoncer au Père Anizan qu'il n'est plus Supérieur Général et on lui présente son successeur nommé par Rome.



104 Le Père Anizan qui sentait venir le coup l'accepte avec la plus totale humilité. Il se met immédiatement à genoux devant le nouveau Supérieur Général. Son attitude dépasse en héroïsme tout ce qu'on pouvait attendre.

Mais sa souffrance est immense. Ce qui lui est le plus douloureux, c'est d'être frappé au nom du Pape pour lequel depuis son enfance il aurait tant voulu verser son sang.



105 La décision prise jette la consternation chez tous les amis du Père. Les religieux qui lui sont fidèles sont désorientés. Il leur prêche la soumission, réprime les vivacités, remonte les courages. Il répète sans cesse le verset d'un psaume qui lui est familier : « Le Seigneur me mène et rien ne me manquera. »

De fait, le Seigneur va se servir de cette épreuve douloureuse en vue d'un plus grand bien.



106 La Père Anizan obtient du nouveau Supérieur la permission de faire une retraite de huit jours à la Chartreuse de Metterjack, en Autriche, où se trouve maintenant le Père François de Sales qui lui a toujours été de si bon conseil.

Le vieux Père Chartreux l'encourage dans l'idée d'une nouvelle fondation unissant la vie religieuse et le ministère paroissial. De retour à Paris, il est reçu par le Cardinal Amette qui approuve ses projets.



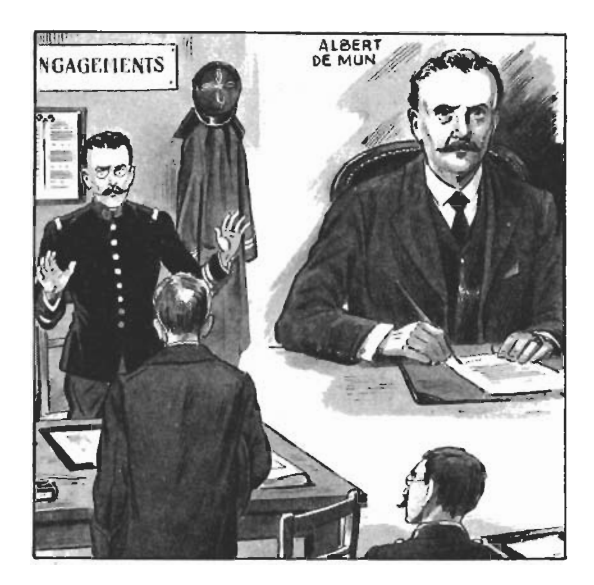
107 Plusieurs évêques lui parlent dans le même sens. « C'est une pensée du Saint-Esprit que vous avez là » lui dit l'un d'eux. Et un autre : « Je ne sais si Dieu vous réserve de réaliser cette union, mais vous pouvez être convaincu qu'elle sera réalisée, car c'est une nécessité. »

Le Père Anizan demande donc au Saint-Siège de quitter la Congrégation des Frères de Saint Vincent de Paul où sa présence ne peut qu'être gênante pour son successeur.



108 Août 1914. C'est la guerre. Des centaines de milliers d'hommes partent dans l'enthousiasme rejoindre dans l'Est leur régiment. La foule crie : « A Berlin !... A Berlin !... »

Le Père Anizan, lui, pense au salut des âmes. Combien de soldats vont rester sur les champs de bataille ! Et il n'y aura personne pour les assister car, à cause des lois sectaires, l'aumônerie militaire n'a pas été organisée.



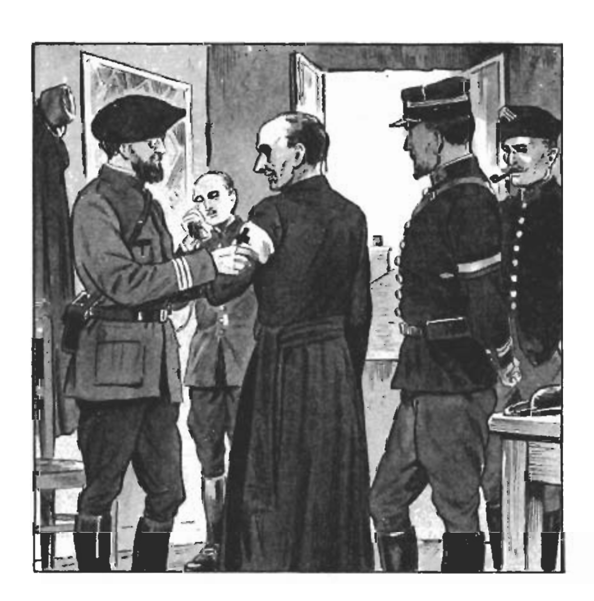
109 En attendant qu'elle le soit, un appel signé par Albert de Mun, Ministre d'Etat, et par le Président de la Croix-Rouge, paraît dans les journaux pour demander des aumôniers volontaires.

Le Père Anizan s'offre aussitôt. On l'avertit qu'il n'aura ni crédits, ni solde, ni ration alimentaire. « Peu importe, répond-il, il y a des hommes qui attendent. Mon désir est de représenter Dieu auprès de nos chers soldats. »



110 Il part à l'aube du 6 août, de la gare de l'Est, pour Verdun. Il y arrive le soir à huit heures, et loge chez les Filles de la Charité où il retrouve une de ses nièces comme Religieuse.

Dès le lendemain matin, il se présente à Mgr Ginisty, évêque de Verdun, qui le reçoit avec gratitude et lui confie toutes les populations encore sur place dans un vaste secteur en avant des forts. Mais les civils ne tardent pas à être évacués. Restent les soldats.



111 L'Etat-Major de la place lui donne un laissez-passer pour visiter les positions et lui remet un brassard de la Croix-Rouge. Le Père s'installe à Damloup, près des forts de Vaux et de Tavannes. Il habite au presbytère dont le jeune curé est mobilisé.

Mais il est plus souvent sur les routes qu'à la maison. « J'ai fort à faire avec les soldats. Je confesse partout sur les chemins », écrit-il le 16 août.



112 A la fin d'août, l'armée ennemie passe à l'offensive du côté de Longuyon. Les blessés sont embarqués à la gare de Vaux. Le Père s'y tient en permanence et les confesse par centaines.

La bataille fait rage. Verdun est encerclé. L'aumônier volontaire accompagne les hommes au combat pour les réconforter. Officiers comme simples soldats apprécient sa présence et souhaitent le garder avec eux.



113 En même temps que la bataille de la Marne, celle de la Meuse se développe, acharnée. Après cinq jours de lutte meurtrière, l'ennemi recule. Verdun est dégagé.

En octobre, les combats recommencent pour reprendre Etain. Le Père se trouve en pleine zone de feu. C'est miracle qu'il ne soit pas tué. Un obus tombe à côté de lui sans éclater... « Plusieurs fois en danger pendant ce jour », écrit-il, le 7 octobre, dans son journal de guerre.



114 Voici encore un extrait de ce journal :

« Jeudi 8, le combat continue et j'y retourne. Comme l'ennemi voulait s'emparer à la baïonnette d'une de nos batteries qui n'était plus couverte, une autre, dissimulée, a anéanti près de mille hommes en quelques minutes en tirant à mitraille à cinquante mètres. On voyait hommes, bras, jambes voler en l'air. C'était effrayant. Quelle triste chose que la guerre ! »



115 La guerre de tranchées succède à la guerre de mouvement et le Père Anizan, sans épargner sa fatigue, va de poste en poste, de fort en fort ; il organise, chaque fois qu'il y a une accalmie, des réunions dans les casemates, ou même dans ce qui reste des églises.

Mgr Ginisty vient une fois y assister et est émerveillé du bien qui est réalisé par l'aumônier volontaire, sans autre titre que celui de sa charité sacerdotale.



116 Dans les cantonnements, aux arrières du front, il se déplace parfois à cheval ou à bicyclette ; mais le plus souvent il va à pied, sa soutane mouillée tour à tour par la pluie et par la sueur, remplie de boue, déchirée par les réseaux de barbelés et par les ronces des bois.

« J'ai souvent pieds et jambes fort fatigués, avoue-t-il, mais j'en suis heureux car je pense aux courses de Notre-Seigneur et à sa fatigue...»

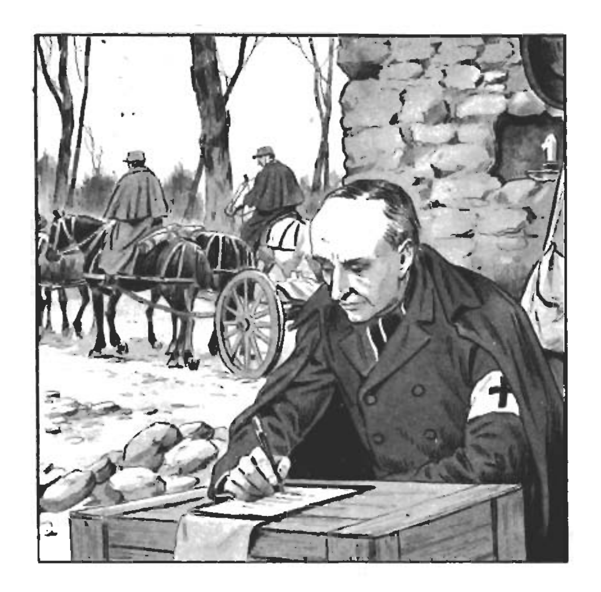


117 Comme on sait qu'il ne touche ni solde ni vivres, c'est à qui l'invitera, officiers ou soldats, lorsqu'il passe au moment du repas. Mais souvent, lorsque aucune « popote » ou « roulante » n'est en vue, il lui faut rester à jeun jusqu'à la fin de la journée.

« Un soir, il arrive auprès de moi, écrit un de ses anciens de Charonne, mobilisé dans le secteur. Il était réellement à bout de forces : — Jean, me dit-il, tu n'aurais rien à me donner à manger? Justement, un camarade venait de recevoir un colis. On partage. »

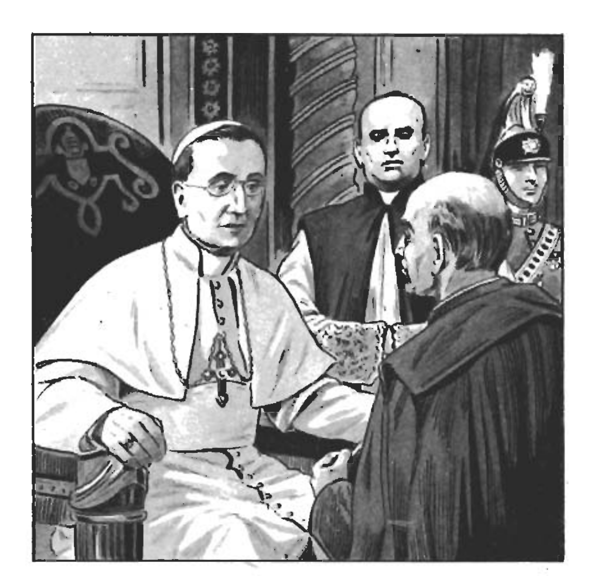


118 L'admiration qu'il inspire détermine partout où il passe un mouvement de conversions. « Je n'ai qu'à me louer de l'attachement de la plupart de mes hommes, écrit-il, mais je préfèrerais les voir attachés à Dieu. Chaque dimanche, j'ai l'église pleine d'officiers et de soldats. Les retours se multiplient. Le bien se fait. Beaucoup répondent aux efforts et je suis entouré de la sympathie universelle, quoique je la mérite bien peu ».



119 Il pense souvent à l'après-guerre. « Il faudrait dans les paroisses, écrit-il, des prêtres de feu, totalement renoncés à eux-mêmes et poussant la charité à la perfection, pour préparer le grand retour à Dieu des masses populaires. »

Apprenant que le Saint-Siège à accepté de le relever de ses vœux comme Frère de Saint Vincent de Paul, il écrit à Monsieur Josse : « Je me suis offert à Dieu pour être un vrai fils de la charité... »



120 L'heure approche en effet où les grands projets vont pouvoir se réaliser.

En octobre 1915, le Cardinal Amette se rend à Rome et voit le Pape Benoit XV, qui depuis un an a succédé à Pie X.

Il lui parle longuement du Père Anizan. Le Souverain Pontife, qui est au courant de l'affaire, manifeste sa vive sympathie pour le Père et encourage la fondation projetée.



121 De tous côtés, les évêques appellent le Père Anizan dans leur diocèse. Mgr Gibier, son ami d'enfance, le presse d'accepter une paroisse à Versailles. Cela vaut la peine de venir à Paris pour étudier la question.

Dix-huit mois de front sans un jour de relâche l'ont épuisé. D'ailleurs, il est maintenant moins nécessaire : l'aumônerie militaire s'est organisée peu à peu et un prêtre vient d'arriver dans le secteur.



122 Le Père débarque à Paris au début de février 1916, quelques jours avant la grande offensive contre Verdun.

A peine arrivé rue de l'Université, il doit s'aliter, terrassé par une pneumonie qui l'oblige à garder la chambre pendant plusieurs semaines.

Mais les officiers qui l'ont connu ne l'ont pas oublié. Le Général de la 212[e] brigade, qui l'a vu à l'œuvre, lui décerne une magnifique citation.



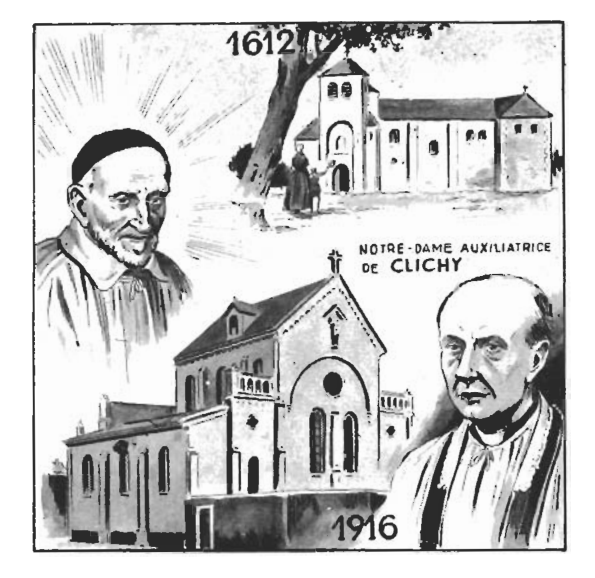
123 En voici le texte :

« L'abbé Anizan, aumônier volontaire autorisé dès le début de la campagne, dans la région de Verdun, toujours présent au moment du danger, s'est dépensé sans compter... prodiguant aux blessés ses secours en même temps que ses consolations religieuses... a fait preuve pendant dix-huit mois d'un dévouement inlassable et d'une bravoure digne de tous les éloges... »



124 Le 22 avril 1916, au cours d'une prise d'armes sur l'esplanade des Invalides, le Père Anizan, convalescent, reçoit la croix de guerre.

En lui, nulle trace de vanité ou d'orgueil. Sa seule joie c'est de s'être usé pour les petits soldats de France et d'avoir contribué à mettre l'Eglise à l'honneur. Justement, une nouvelle campagne anticléricale vient d'être lancée ; cette citation, publiée par tous les journaux, d'un prêtre de 62 ans, volontaire sur le front, y coupe court.

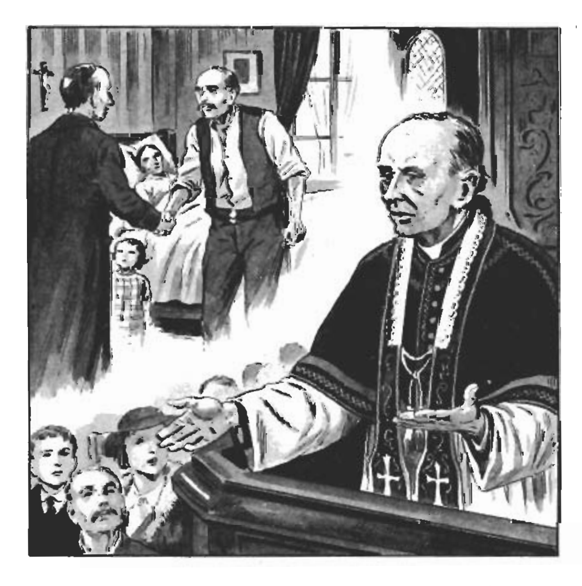


125 Dès que le Père Anizan semble rétabli, le Cardinal Amette lui propose la cure de Notre-Dame Auxiliatrice de Clichy. C'est une paroisse ouvrière, sur le territoire qu'a évangélisé autrefois saint Vincent de Paul. Il y a là un modeste presbytère, suffisant toutefois pour une Communauté. Le Pape Benoît XV, mis au courant, envoie une bénédiction spéciale. Le Père va pouvoir préparer la fondation d'une nouvelle famille religieuse.



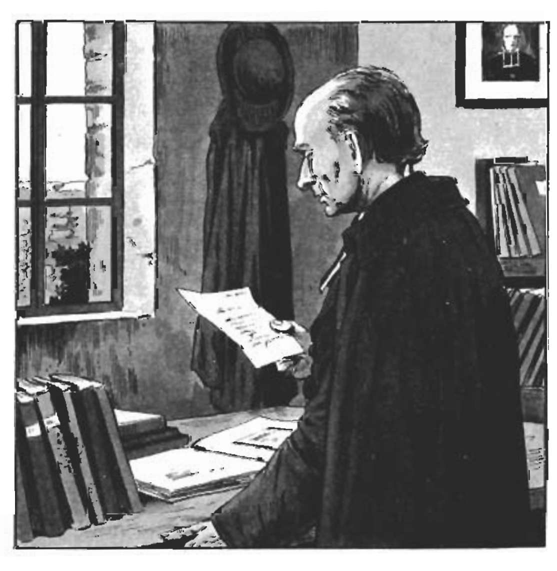
126 Le 1er octobre, en la fête du Rosaire, le Père Anizan prend donc possession de cette nouvelle paroisse. Beaucoup de prêtres sont mobilisés. Il n'a avec lui qu'un vicaire et un frère laïc.

Aussi ses journées sont-elles mangées par tous les devoirs du ministère : baptêmes, confessions, mariages, enterrements, visites à domicile. C'est la vraie vie du bon Pasteur qui se donne sans compter pour ses brebis.



127 Sa prédication simple et directe va droit au cœur. Ses visites dans les foyers apportent paix et réconfort. Les offices sont de plus en plus suivis ; toute la foule y participe.

Mais surtout, il forme ses fidèles à la pratique d'une vraie vie de charité. La paroisse devient une grande famille où l'on met en commun les peines et les joies.



128 Tout en se donnant à son ministère, il pense sans cesse à son grand projet. Justement, il vient de retrouver dans ses papiers ce passage d'une lettre de Mgr d'Hulst, Recteur de l'Institut Catholique de Paris, écrite à un jeune prêtre en 1895 :

« Je suis depuis longtemps convaincu que les paroisses ne pourront être régénérées que par des prêtres vivant en religieux, et que le clergé séculier sera à son tour renouvelé par leur exemple. »



129 En septembre 1918, Mgr Herzog, Procureur Général à Rome de la Compagnie de Saint-Sulpice, lui transmet de nouveaux encouragements du Pape et l'engage à présenter un rapport.

Le Père Anizan rédige son programme. « On constate, dit-il, en ce moment dans un grand nombre de prêtres, surtout jeunes, une aspiration à joindre la vie religieuse au ministère pastoral dans les paroisses.



130 « Nous voulons nous offrir à NN. SS. les Evêques pour les paroisses pauvres, les plus difficiles à évangéliser, nous y établir en Communautés religieuses, y pratiquer les vœux de perfection qui féconderont notre action et y faire œuvre d'apostolat et de miséricorde. »

En ces quelques lignes se trouvent résumés les buts de ce nouvel Institut, auquel il propose comme nom celui de « Fils de la Charité ».



131 Ce rapport est présenté dès octobre au Souverain Pontife qui l'étudie personnellement.

Le 31, il charge Mgr Herzog de dire au Père Anizan : « Cette nouvelle Congrégation répond à un réel et impérieux besoin. Il faut la fonder immédiatement ».

La date officielle de naissance en est fixée au jour de Noël 1918.



132 Depuis le 11 novembre, la guerre est terminée. Au cours de 1919 les démobilisés reviennent.

Plusieurs prêtres et séminaristes, avec lesquels le Père Anizan est resté en correspondance pendant toute la guerre, viennent joyeusement se joindre à lui.

Une propriété est achetée près de la gare de Montgeron et on la consacre à la Sainte Vierge en lui donnant le nom de « Villa Sainte Marie ». C'est le premier noviciat.



133 La maison est petite. On la prolonge par un baraquement démontable que l'on partage en cellules. La literie est rudimentaire ; les meubles absents sont remplacés par de vieilles caisses. Mais les anciens soldats en ont vu d'autres. Et c'est dans l'enthousiasme que, le 1er juin 1920, trente novices entrent en retraite.

Le Père fondateur vient de Clichy un jour par semaine et il fait passer quelque chose de sa flamme dans l'âme de ses fils.



135 Les nouveaux religieux sont immédiatement répartis dans les paroisses que les évêques sont heureux de leur confier.

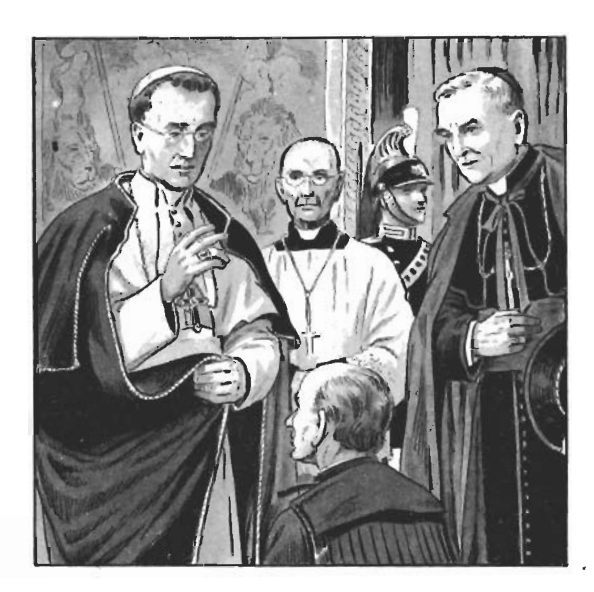
A Paris, c'est Notre-Dame d'Espérance, près de la Bastille ; c'est Gentilly, le Kremlin-Bicêtre, le Petit-Colombes.

Dans le diocèse de Versailles, c'est Notre-Dame de Lourdes d'Argenteuil, Athis, Villeneuve-Saint-Georges. A Cambrai, c'est une paroisse dans le bassin houiller.



134 Le 11 juin, fête du Sacré-Cœur, c'est la première cérémonie de profession. Grande joie pour le Père Anizan !

Dans la petite chapelle où l'on se serre les coudes, c'est lui qui chante la grand'messe. Il est tout rayonnant d'une lumière intérieure qui transparaît sur son visage. Sa parole est un message ardent de charité pour Dieu et pour les âmes.



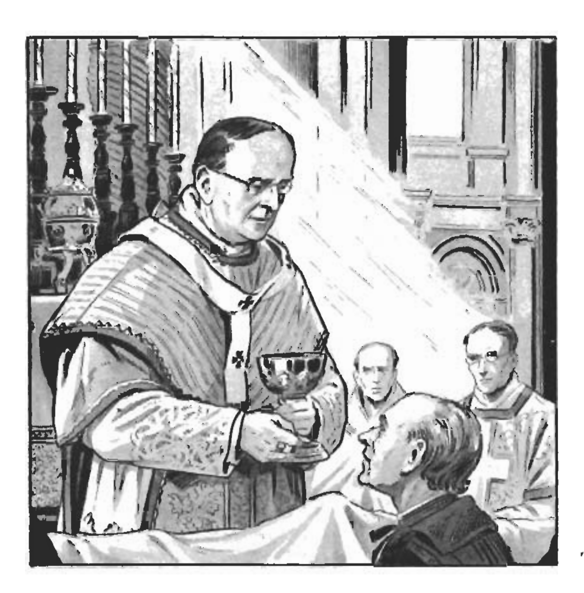
136 Les demandes d'admission affluent. Un second noviciat est installé à Draveil. Dans beaucoup de séminaires, on commence à parler de cette nouvelle Congrégation et des vocations se font connaître qui réjouissent le cœur du fondateur.

En décembre 1921, le Cardinal Dubois, qui a remplacé le Cardinal Amette à la tête du diocèse de Paris, emmène le Père avec lui à Rome afin de le présenter au Pape Benoît XV qui lui réserve un accueil chaleureux.



137 Quelques semaines après, le Pape Benoît XV meurt, non sans avoir recommandé le nouvel Institut à plusieurs cardinaux.

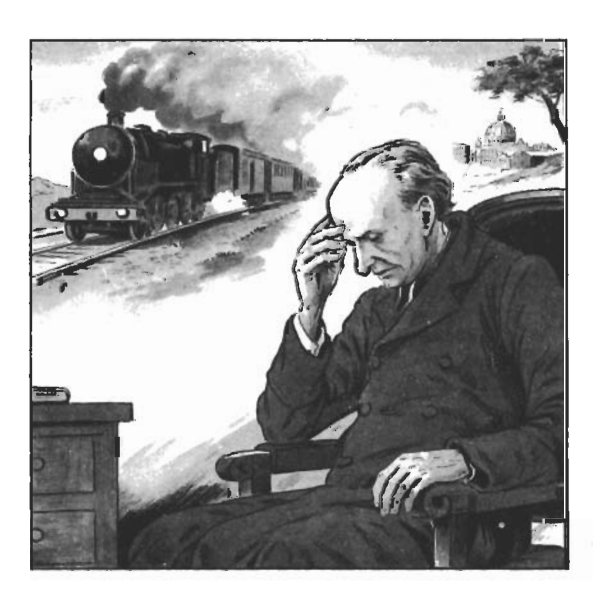
Le 2 mars 1924, six ans à peine après leur fondation, alors qu'il faut en général dix à quinze années d'existence, son successeur, le Pape Pie XI, accorde aux Fils de la Charité la première approbation de leurs constitutions et les déclare de droit pontifical. Le Père fondateur est ému jusqu'aux larmes quand il reçoit cette nouvelle.



138 C'est une compensation à toutes ses épreuves. C'est la récompense de la fidélité de sa foi envers l'Eglise.

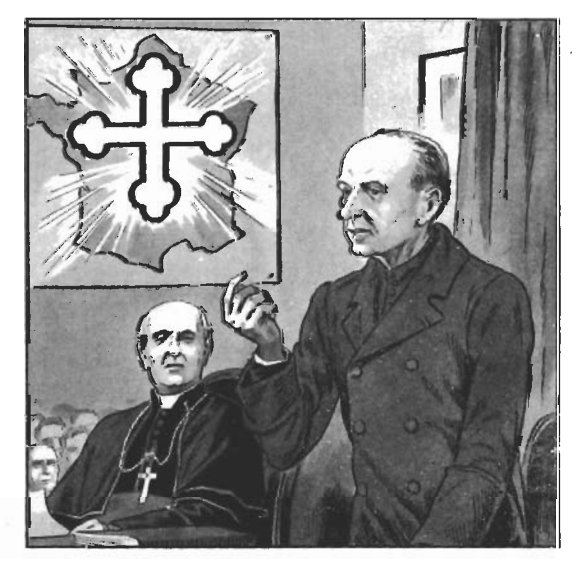
Dès qu'il le peut, il retourne à Rome remercier Pie XI, qui l'invite à revenir le voir souvent.

En 1926, il est à nouveau reçu par lui et, le Jeudi-Saint, est admis à communier de sa main.



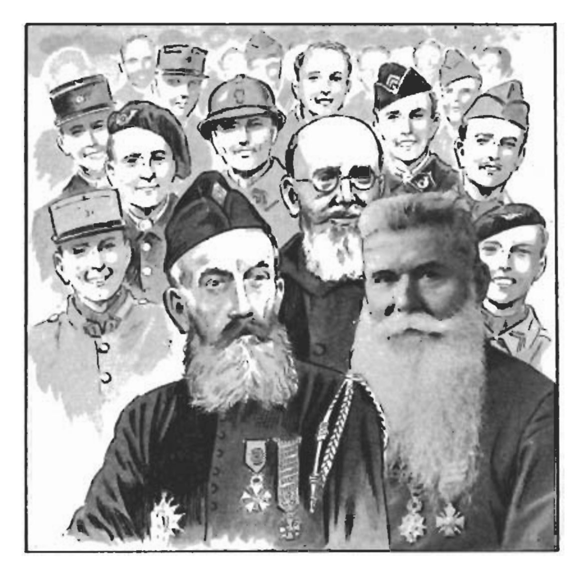
139 C'est son dernier voyage à Rome, car il se sent de plus en plus épuisé, et il n'est guère d'année où il ne soit obligé de s'arrêter quelques semaines pour cause de maladie.

En 1924, il quitte Clichy et s'y fait remplacer par l'Abbé Devuyst qu'il connaît depuis longtemps. Il s'installe à nouveau, avec le fidèle Monsieur Josse, dans le petit logement de l'Union des Œuvres, rue de l'Université.



140 C'est que, malgré son état de santé précaire, malgré la direction de sa nouvelle famille religieuse, il ne cesse de porter le plus vif intérêt à cette Union des Œuvres en qui il met de plus en plus de confiance pour le relèvement religieux du pays.

Dès 1920, il a repris la série des Congrès, en répondant à l'invitation d'un de ses grands amis, Mgr de la Celle, évêque de Nancy.



141 En 1921, le Cardinal Dubois le prie d'accepter la présidence du Bureau Diocésain des Œuvres. C'est à ce titre qu'au Congrès diocésain de Paris, en février 1922, il fait un rapport sur les Œuvres militaires de la capitale et jette un cri d'alarme sur le nombre trop infime de prêtres consacrés à l'apostolat des soldats.

Le petit zouave qu'il portait dans son cœur n'est pas mort !



142 Chaque année, sous sa direction, se réunissent à « l'Union » les Directeurs diocésains des Œuvres.

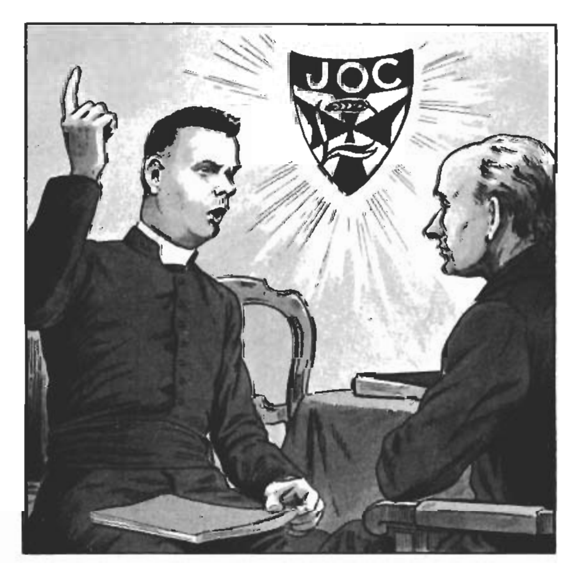
Chaque trimestre, ce sont les représentants de toutes les organisations catholiques nationales réunies dans un Comité inter-œuvres.

En 1925, il encourage l'un de ses séminaristes à renouveler au profit de ses confrères les réunions d'information qu'il avait animées lui-même quand il était séminariste à Saint-Sulpice.



143 En 1926, il s'intéresse de très près aux efforts d'un jeune vicaire de Laeken, près de Bruxelles, qui s'appelle l'abbé Cardijn, et qui vient de fonder la Jeunesse Ouvrière Chrétienne.

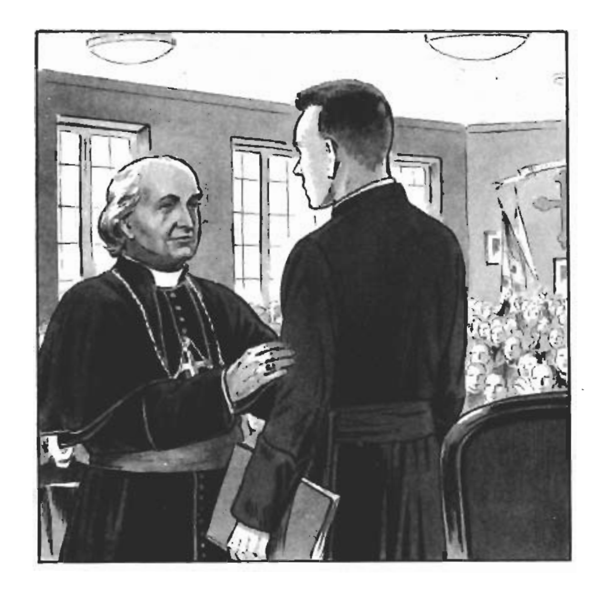
Il applaudit aux efforts de l'abbé Guérin, qui lance la J.O.C. en France et il autorise un de ses jeunes prêtres, alors vicaire à Notre-Dame d'Espérance, à s'y dévouer.



144 En 1927, quand il est question pour l'abbé Cardijn de faire son premier voyage à Paris, où il doit parler aux jeunes prêtres du Groupe d'Entr'aide Sacerdotale, il lui offre l'hospitalité chez lui, rue de l'Université, pendant trois jours.

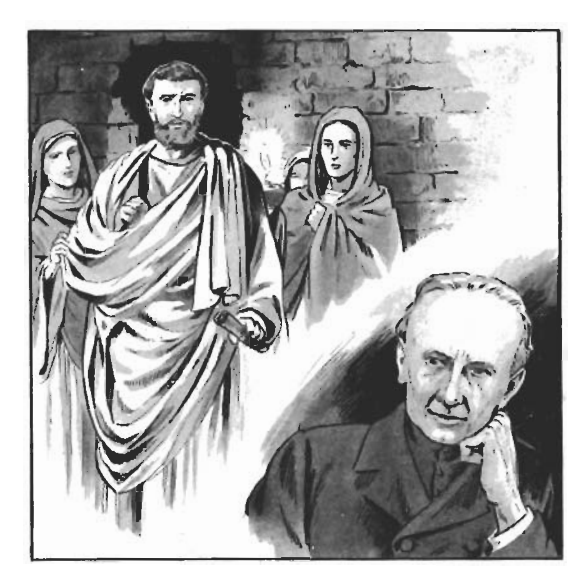
Les deux apôtres ont des entretiens prolongés.

Le Père Anizan conclut : « La J.O.C. réalise un des rêves de ma vie... »



145 Il invite l'abbé Cardijn au prochain Congrès de l'Union qui doit se tenir à Reims en juin 1927. L'abbé y déchaîne un enthousiasme indescriptible. Le vénéré Cardinal Luçon, qui préside, se lève, s'avance vers l'orateur et le serre dans ses bras, aux applaudissements de toute l'assistance.

La J.O.C. vient de recevoir ce qu'on a appelé son baptême de Reims.



146 Il est une autre fondation à laquelle s'intéresse le Père Anizan. Dès la primitive Eglise, les apôtres ont été aidés dans leur ministère par de saintes femmes. Et presque toujours, à côté d'un ordre d'hommes, les grands fondateurs ont institué une branche féminine. Ils ne l'ont pas directement cherché, mais c'est Dieu qui mène ainsi les choses.

Ne fallait-il pas d'ailleurs des collaboratrices féminines pour les paroisses où se dévouaient les Fils de la Charité ?



147 Sacristie, œuvres de jeunesse féminine, catéchisme, dispensaires, retraites fermées, et surtout visites dans les taudis ou les baraques de la zone... Quel beau champ ouvert à la générosité d'âmes qui veulent se consacrer à Dieu et aux pauvres, en aidant l'apostolat du clergé dans les paroisses ouvrières !

« Cette fondation m'a été pour ainsi dire imposée par Dieu », écrit le Père Anizan.



148 Un petit groupe de pieuses femmes s'est mis en effet sous sa direction. En septembre 1926, le Père Anizan juge que le moment est venu de leur donner une supérieure et un nom. Il nomme comme Supérieure Mlle Thérèse Joly.

Le nom qu'il choisit pour elles est celui d'« Auxiliatrices de la Charité ». C'est en la fête de sainte Thérèse, le 15 octobre 1926, qu'il installe officiellement la nouvelle fondation.



149 Ce jour-là, les premières Auxiliatrices viennent assister à la messe qu'il célèbre dans la petite chapelle de l'Union des Œuvres.

« Soyez, leur dit-il, pour le clergé des paroisses pauvres, et tout d'abord pour les Fils de la Charité, ce qu'étaient les Saintes Femmes à l'égard de Jésus et des Apôtres. »

Il met leur vie d'oraison sous la protection de sainte Thérèse et leur vie d'apostolat sous celle de sainte Louise de Marillac.

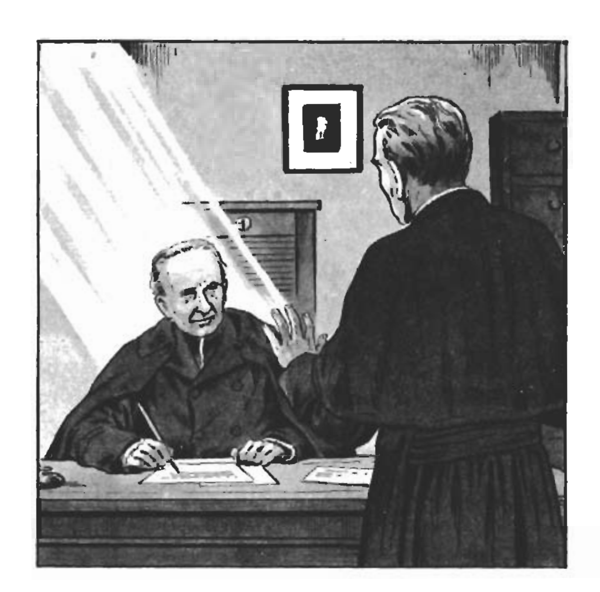


150 Il loue pour elles une maison à Montgeron, proche de la Villa Sainte-Marie qu'elles occuperont elles-mêmes lorsque le noviciat des Fils de la Charité sera transféré à Bellevue.

Tant que sa santé le lui permet, il leur donne des conférences spirituelles. Il délègue auprès d'elles son ami le plus cher, l'abbé Josse.

Il consacre ses dernières forces à rédiger pour elles un projet de Constitutions (1).

(1) En fait, ce projet n'a pas été retenu, et c'est un texte mis au point par la T.R.M. Thérèse, après la mort du Père Anizan, qui a reçu l'approbation de Rome.



151 Un jour, pendant sa dernière maladie, le Père Vaugeois le trouvera en train d'écrire, très fatigué. « Reposez-vous un peu, lui dit-il, vous n'en pouvez plus !

— C'est pour les Auxiliatrices que j'écris. Ce travail est voulu de Dieu. Je m'y sens poussé par le Saint-Esprit. »

Après sa mort, on devait trouver la belle lettre manuscrite suivante qui leur était destinée :



152 « Mes chères enfants, je vous considère vous aussi comme mes enfants et je fonde sur vous de grands espoirs. Je vous lègue à Monsieur Josse. Il connaît l'esprit que je rêvais pour vous ; suivez ses conseils et ses instructions...

« N'oubliez pas que votre esprit se résume dans ce mot : « charité ». Soyez de vraies religieuses et aussi de vraies apôtres. Aimez les pauvres et soyez les aides fidèles des Fils de la Charité. »



153 En 1927, le bon Père est atteint d'une névrite, maladie à la fois étrange et douloureuse que ne peut soulager aucun remède. Il est vraiment « usé jusqu'à la corde ».

Fin septembre, on le transporte au presbytère de la paroisse du Bon Pasteur, que le Cardinal Dubois vient précisément de confier aux Fils de la Charité, dans le quartier de Charonne. Mais il ne quittera plus guère la chambre.



154 En décembre, en plus de la névrite qui lui donne l'impression d'être dévoré dans tout son corps par des rongeurs, sa jambe gauche enfle. Il ne peut plus bouger.

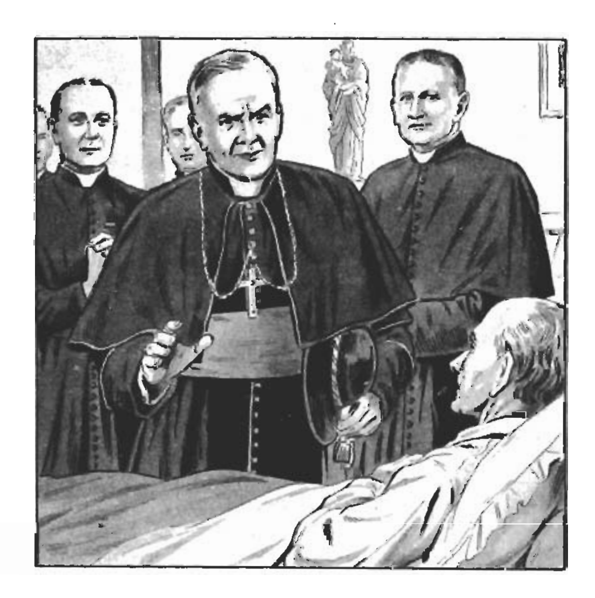
Les Sœurs de Niederbronn qui le soignent sont dans l'admiration de sa patience héroïque. Il en révèle un jour le secret : « Il faut que j'achète les grâces de notre fondation... »



155 En mars 1928, il demande lui-même l'extrême-onction.

Il profite des moments d'accalmie pour faire à ses religieux réunis autour de lui cette recommandation suprême : « Aimez les pauvres ; pour Dieu et pour eux soyez avant tout des saints. Notre famille est voulue par Dieu, je suis sûr qu'elle se développera et je serai toujours avec vous. »

A la fin d'avril, une congestion pulmonaire se déclare.



156 Toujours couché dans la même position, ne dormant ni jour ni nuit, le visage crispé de douleur, il fait peine à voir ; mais, jusqu'au bout, il garde sa lucidité, et toute sa volonté adhère à la volonté de Dieu. « Je suis très content de souffrir pour le bon Maître, dit-il, et ce sera le temps qu'Il voudra. »

Le Cardinal Dubois, accompagné du Chanoine Gerlier, vient le bénir.



157 C'est le 1er mai, à la fois premier jour du mois de Marie et fête des travailleurs.

Le soir, le Père Monnier, alors vicaire au Bon Pasteur, le veille, debout auprès de son lit. Vers 22 heures, le Père Anizan lui prend les mains, le regarde d'un air suppliant comme pour lui dire : « Ne partez pas. »

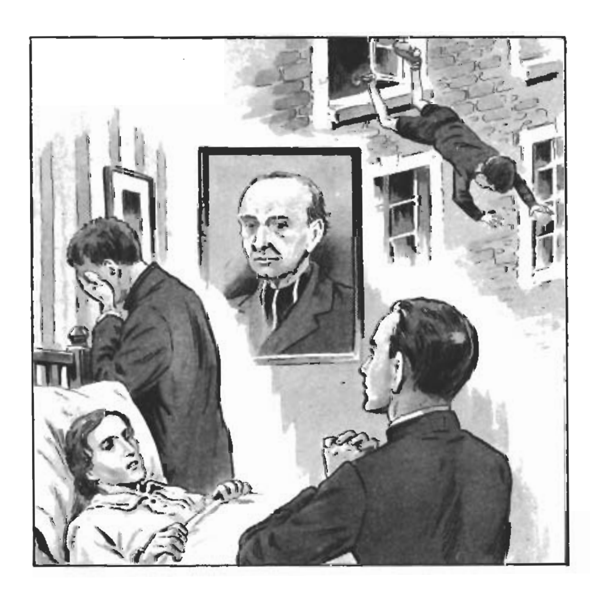
C'est l'agonie. La Communauté se réunit et récite le chapelet. A la troisième dizaine, sa tête fait trois sursauts : le Père a rendu son âme à Dieu.



158 Le vendredi suivant, en présence d'une assistance nombreuse, ont lieu ses funérailles.

Après avoir été transporté au cimetière du Père-Lachaise, son corps est ramené, le 6 mars 1929, à l'église du Bon Pasteur. C'est là qu'il repose au milieu de ces familles ouvrières qu'il a tant aimées.

Des faveurs temporelles et spirituelles n'ont pas tardé à être obtenues par son intercession.



159 Le jour même de ses funérailles, un enfant de l'école libre du Kremlin-Bicêtre tombe d'une fenêtre du deuxième étage sur un sol très dur. On invoque le Père Anizan. L'enfant est relevé sans aucun mal.

A Argenteuil, la femme d'un ouvrier est mourante. Un Fils de la Charité dit au Père Anizan : « Vous qui, pendant que vous étiez ici-bas, aimiez tant les pauvres, je vous supplie de guérir cette pauvre maman. » Le soir même, celle-ci est hors de danger.



160 Une autre maman vient s'agenouiller sur la tombe du Père Anizan. Sa fille a les deux poumons pris et le docteur a prescrit un traitement coûteux. « Mon Père, je ne vous ai pas connu et vous ne me connaissez pas, mais je sais combien vous êtes bon... Je vous confie ma fille. » Et pleine de foi, elle supprime tous les remèdes. Huit jours après c'est le mieux, puis la guérison sans rechute.

Bien d'autres grâces ont été signalées : guérisons, situations trouvées, pensions obtenues, réussites aux examens, conversions, etc.



161 Pendant l'occupation allemande, on a invoqué le Père Anizan en faveur des personnes exposées aux bombardements et aux départs en Allemagne. Un jour, au Havre, dix personnes sont ensevelies dans les décombres. Deux seulement sont sauvées. Elles avaient été recommandées au Père Anizan.

Dans la paroisse du Bon Pasteur, aucun des travailleurs qui avaient été confiés au Père Anizan n'a été déporté. Deux d'entre eux avaient déjà reçu leur feuille de route. Sans aucune démarche de leur part, ces réquisitions ont été annulées.



162 Mais le miracle le plus marquant est a guérison subite de Monsieur E...

Atteint, au cours d'une typhoïde, d'une perforation abdominale, il avait été considéré comme perdu par deux médecins, dont un Professeur à la Faculté de Lyon. L'agonie commençait et le Docteur avait déclaré qu'il ne passerait pas la nuit.

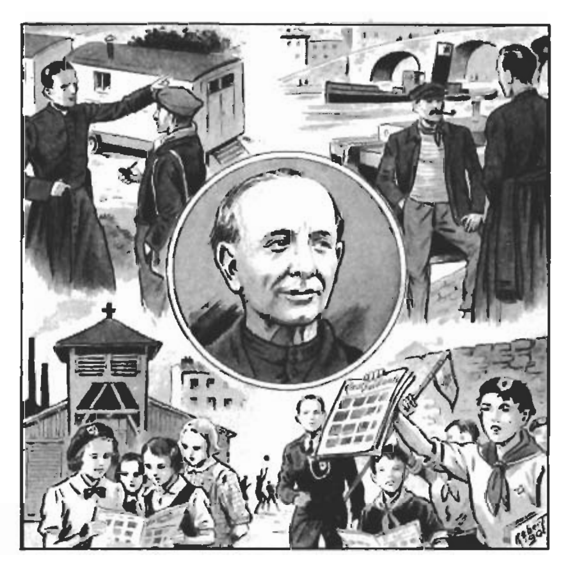
Il fut guéri instantanément lorsque sa femme introduisit sous son oreiller une image du Père Anizan, après avoir récité la prière approuvée.



163 La belle vie du Père Anizan se prolonge dans le ciel et la belle histoire continue... En effet, en plus des miracles, grâce à sa protection évidente une bénédiction s'étend sur ses fondations.

Le 1er mai 1934 — six ans jour pour jour après sa mort — les Fils de la Charité recevaient de Rome leur approbation définitive.

Actuellement, ils se dévouent dans de nombreuses paroisses ouvrières que les évêques leur ont confiées et, en plus de la France métropolitaine, ils ont des fondations au Maroc et au Canada.



164 D'autre part, ils ont en charge un certain nombre d'œuvres : les Missions ouvrières paroissiales dites « missions en roulottes », l'Aumônerie générale de la Batellerie, l'Aumônerie diocésaine des Forains, l'Union des Œuvres, 31, rue de Fleurus à Paris, avec ses divers organismes au service du clergé, des religieuses et de l'enfance, dont le Mouvement des Cœurs Vaillants et des Ames Vaillantes de France.

C'est ainsi, ami lecteur, que ceux qui ont travaillé, lutté, souffert pour Dieu, continuent à faire du bien même après leur mort.

ÉPILOGUE

A la fin de 1952, Son Eminence le Cardinal Feltin, archevêque de Paris, a constitué le tribunal chargé d'instruire le procès « informatif » en vue de la béatification et de la canonisation du Père Anizan.

Son prédécesseur, le Cardinal Suhard, avait déjà approuvé la prière suivante pour obtenir des grâces par l'intercession du Père :

« *O Dieu, qui avez rempli le cœur de votre serviteur Jean-Emile Anizan d'une charité généreuse et d'un zèle ardent pour la rechristianisation des masses populaires, avec une constance magnanime au milieu des adversités, accordez-nous, nous Vous en supplions, d'être embrasés nous aussi de la même charité et du même zèle. Et si cela Vous est agréable, glorifiez dès ici-bas votre serviteur en nous accordant, par son intercession, la grâce que nous sollicitons* (ici indiquer la grâce). »

Pour tous renseignements concernant les **Fils de la Charité,** s'adresser au T. R. P. Monnier, Supérieur général, 8, Impasse Cloquet à Issy-les-Moulineaux (Seine).

Pour tous renseignements concernant les **Auxiliatrices de la Charité,** s'adresser à la T. R. M. Thérèse Joly 9, Rue Erlanger à Paris (16e).

Table des matières

★